



Vernon Sullivan (Boris Vian)

LES MORTS ONT TOUS LA MÊME PEAU

(1947)

Table des matières

LES MORTS ONT TOUS LA MÊME PEAU	4
I.....	5
II	10
III.....	16
IV	22
V.....	33
VI	40
VII.....	45
VIII	51
IX.....	56
X.....	64
XI	67
XII.....	69
XIII	73
XIV.....	75
XV	80
XVI.....	84
XVII	85
XVIII.....	88
XIX.....	90
XX.....	94
XXI.....	98
XXII	103
XXIII.....	106
XXIV	107
XXV.....	112

XXVI	115
XXVII.....	125
XXVIII	127
XXIX.....	130
XXX	133
XXXI.....	135
LES CHIENS, LE DÉsir ET LA MORT	136
POSTFACE.....	147
À propos de cette édition électronique.....	152

**LES MORTS ONT TOUS LA
MÊME PEAU**

I

Il n'y avait pas beaucoup de clients, ce soir, et l'orchestre jouait mou, comme toujours dans ce cas-là. Moi, ça m'était égal. Moins il en venait, mieux ça valait. Avoir tous les soirs une demi-douzaine de types à éjecter plus ou moins proprement, à la longue, ça finissait par devenir fatigant. Au début, j'aimais ça.

J'aimais ça ; ça me faisait plaisir de taper sur la gueule de ces cochons-là. Mais cinq ans de ce sport et je finissais par en avoir assez. Cinq ans passés, sans qu'ils s'en doutent, sans qu'ils se doutent qu'un sang-mêlé, qu'un homme de couleur, leur cassait la figure tous les soirs. Oui, au début, ça m'excitait. Et les femmes, ces saletés pleines de whisky. Je les flanquais dans leurs bagnoles, avec leurs frusques et leur alcool dans les tripes. Tous les soirs, toutes les semaines. Cinq ans.

Nick me payait très bien pour ce boulot, parce que je présentais pas mal et que je savais les envoyer dans les pommes sans histoires et sans esclandre. Je faisais mes cent dollars par semaine.

Ils se tenaient tous peinarads. Il y en avait bien deux, dans le coin, qui faisaient du bruit. Rien de grave. Ceux du dessus ne bougeaient pas non plus. Jim roupillait derrière son comptoir.

Au-dessus, chez Nick, on jouait. Jeu de crapules, naturellement. On pouvait aussi trouver des filles si on voulait. On buvait également. Mais n'importe qui ne montait pas.

Les deux du coin, un type maigre et une blonde fatiguée, se levaient pour danser. Tant qu'ils n'étaient que deux, pas beaucoup de risques. Le pire c'était qu'ils se cassent la gueule en se cognant dans les tables, et je les rassoirais gentiment à la leur.

Je m'étirai. Jim roupillait de plus en plus et les trois musiciens ne s'en faisaient pas. Machinalement, je lissai de la main le revers de mon smoking.

Je n'avais plus beaucoup de plaisir à leur casser la gueule, voilà le truc. Je m'étais habitué. J'étais blanc.

Je sursautai en me rendant compte de ce que je venais de me dire.

– Passe-moi un verre, Jim.

– Whisky ? marmonna Jim, en s'éveillant d'un rêve.

– Whisky. Pas trop de whisky.

J'étais blanc. J'avais épousé une femme blanche. J'avais un gosse blanc. Et le père de ma mère avait travaillé comme docker à Saint-Louis. Un docker aussi foncé qu'on pouvait le rêver. Toute ma vie j'avais haï les Blancs. Je m'étais caché, je m'étais sauvé d'eux. Je leur ressemblais, mais ils me faisaient peur à ce moment-là. Et maintenant je ne savais plus ce que j'éprouvais autrefois, car je ne considérerai plus le monde avec mes yeux de Noir. Mon évolution s'était faite lentement à mon issu, et, ce soir-là, je me retrouvais transformé, changé, assimilé.

– S'ils pouvaient s'en aller... dis-je à Jim.

Je parlais parce qu'il fallait que je fasse quelque chose. Il fallait que j'entende ma voix.

– Oui... dit Jim d'un ton las.

Il regarde sa montre.

– Pas l'heure.

– Ça ne fait rien, dis-je. Pour une fois on pourrait fermer plus tôt. Il y en a beaucoup, là-haut ?

– Je ne me rends pas compte, dit Jim. Il en monte par là et aussi de l'autre côté.

L'homme et la femme, qui dansaient toujours, venaient de s'empêtrer dans un fauteuil et de s'écrouler avec fracas. La femme s'assit et prit son nez dans sa main. Elle était décoiffée et parfaitement abrutie. Le type resta là où il était, riant aux anges.

– Sors-les, dit Jim. Débarrasse-nous de ça. Mets-les dehors.

– Oh ! murmurai-je, il en restera encore d'autres.

Je m'approchai d'eux et j'aidai la femme à se relever. Quant au type, je le saisis sous les aisselles et le remis droit. Il ne pesait pas lourd. Encore un champion de base-ball en chambre.

– Merci, chou, me dit-il.

La femme se mit à pleurer.

– Ne l'appelle pas chou, dit-elle. C'est moi.

– Mais oui, chou, dit l'homme.

– Vous ne voulez pas rentrer chez vous ? proposai-je.

– Non, dit l'homme. Je veux bien.

– Je vous conduis à la voiture, dis-je. De quelle couleur elle est ?

– Oh... Elle est là... dit le type en balayant l'espace d'un geste incertain.

– Parfait, dis-je. On va la trouver. Venez mes agneaux.

La femme s'accrochait à mon bras.

– Vous êtes fort, hein ? dit-elle.

– Je suis plus fort que lui... dit l'homme.

Avant que j'aie pu prévoir ce qu'il allait faire, il m'envoya un grand coup de poing dans l'estomac. Cet imbécile n'avait rien sur les os, mais j'eus le souffle coupé.

– Allons, allons, dis-je.

Je les attrapai chacun par un bras et je serrai un peu du côté du mâle. Il devint vert.

– Venez, continuai-je. On va rentrer chez soi, bien sagement.

– Je ne veux pas être sage, dit l'homme.

Je serrai un peu plus fort. Il essayait de se dégager, sans résultat.

– Allons, allons, répétai-je. Vous savez, j'ai déjà cassé le bras à un monsieur en le prenant de cette façon-là.

Je les trainai jusqu'à la porte que j'ouvris du pied.

– Quelle voiture est-ce ? dis-je.

– La troisième... dit la femme. Là...

Elle désigna une bagnole, dans la file, avec la même précision que son mari. J'en comptai trois à partir de n'importe laquelle, et je les introduisis à l'intérieur.

– Qui est-ce qui conduit ? demandai-je.

– Elle, dit l'homme.

J'avais deviné juste. Je fermai la portière sur eux.

– Bonne nuit, dis-je. Faites de jolis rêves.

– Au revoir, dit l'homme en agitant la main.

Je rentrai au bar. Aucun changement. Deux clients venaient de se lever et s'en allaient. Je bâillai. Jim bâillait aussi.

– Quel métier ! dit-il.

– Vivement que Nick redescende... dis-je.

Quand Nick redescendait, ça signifiait qu'on allait fermer.

– Vivement... dit Jim.

Je parlais comme lui. J'étais comme lui. La preuve, c'est qu'il ne me regardait même pas en me parlant.

Et puis j'entendis la petite sonnette sous le bar. Deux coups. On avait besoin de moi en haut.

– Vas-y, murmura Jim. Sors-les tous.

J'écartai le rideau de velours qui fermait l'escalier et je grimpai ce dernier en jurant. Bon Dieu, ces enfants de pute me laisseraient-ils rentrer chez moi en paix.

Ma femme devait dormir... Le lit serait chaud et élastique.

II

L'escalier de béton et d'acier sonnait mat sous mes pas. Je grimpai en souplesse. Je ne perdais pas une occasion d'exercer ces sacrés muscles. Je leur devais bien ça. À l'autre bout de l'escalier, il y avait un autre rideau de velours. Nick aimait bien le velours. Le velours et les femmes grasses. Et le fric...

La salle du premier était basse de plafond et les parois revêtues d'une décoration rouge foncé. Deux douzaines de types jouaient à perdre leur pèze pour les beaux yeux de Nick. Le long d'un des murs, Nick avait fait aménager des boxes séparés à quatre places plus une table, où les gens un peu énervés pouvaient se faire calmer par les habituées de l'endroit. Je ne sais pas si Nick leur refilait un pourcentage, ou si c'était le contraire, mais comme elles ne manquaient jamais de travail, elles s'arrangeaient toujours avec le patron.

Comme par hasard, c'est encore à cause de ces fameux boxes qu'on me dérangeait. Quand je suis entré dans la pièce, il y en avait cinq, penchés par-dessus le petit rebord et qui regardaient à l'intérieur. Nick m'aperçut et me fit signe de les arracher à leur contemplation muette. Deux des filles essayaient de les tirer par la manche, mais sans succès. Ça a commencé à se gêner au moment même où je posais la main sur l'épaule du premier de la rangée. C'est Maxime, une petite blonde bien balancée, qui a pris en pleine poire le gnon que le gars me destinait sans aucun doute. Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire en voyant la figure qu'elle a fait. Le type n'était pas en état de taper très fort, mais elle venait juste de le lâcher, dégoûtée, et ça l'a mise un peu en rogne.

– Espèce d'enfant de porc !...

Elle avait une voix râpeuse comme le dos d'une raie. Elle ne s'est pas arrêtée là, et elle lui a passé une de ces paires de giroflées qui comptent dans la vie d'un type – même d'un type saoul. J'étais toujours derrière lui. J'ai attrapé son bras juste au moment où il s'apprêtait à lui faire la monnaie, et j'ai tourné ça à ma façon. C'est pas une mauvaise façon mais j'ai compris son point de vue quand même.

En même temps, je me rinçais l'œil. Les deux du box, ils n'y allaient pas avec le dos de la cuillère. La fille était retroussée jusqu'aux nichons, et on voyait tout de suite que son père devait être irlandais, plein de taches de rousseur, avec de beaux yeux bleus. Le type était en travers sur elle et il lui bavait sur le ventre. Ça devait être un bon client, parce que l'état dans lequel ils avaient mis ce box, ce n'était l'affaire de personne.

Ils nageaient littéralement dans le whisky, et le type était plus correct que la fille, mais seulement parce qu'il était par-dessus.

J'ai envoyé le gars que je tenais toujours dinguer contre le mur. Il est resté collé contre. J'ai l'impression que son bras le gênait un peu. En tout cas, il remuait l'autre, et il n'avait pas trop de celui-là pour se retenir. Les quatre autres ne s'étaient aperçu de rien, apparemment, et Nick avait fait signe à Maxime de la boucler. Il connaissait la manière.

– Ça vous ennuerait de rentrer chez vous ?

J'ai lâché ça en plein dans la figure du premier des quatre qui restaient. Il n'a pas bougé. J'ai tourné la tête et j'ai vu le regard de Nick. Ça va. On pouvait y aller.

– Foutez le camp de là, tous les quatre !

En même temps, j'en ai cueilli deux, un sous chaque bras, et je les ai amenés jusqu'à l'escalier. Nick se chargeait de le leur faire descendre. Ce type-là, il n'est pas manchot avec une matraque. Même assommé à moitié on peut descendre un escalier

sans danger. Les jambes fonctionnent par réflexe, je pense – ou alors, c'est l'habitude de prendre des coups sur le crâne.

J'ai passé les deux suivants à Nick. Aux tables, on continuait à jouer comme si de rien n'était. Bien élevée la clientèle de Nick, quand je commençais à m'y mettre. Très discrète. Il fallait vraiment que ces deux crétins, dans le box, continuent à jouer les burlesques en gros plan.

Bon. Maintenant, c'était à eux.

Je suis entré dans le box en les enjambant. Le mâle ne remuait pas lourd. Je l'ai empoigné et je l'ai assis sur une chaise, en fermant sa veste. J'étais forcé. Et j'ai voulu faire la même chose pour la fille. Mais c'était du sport. Sitôt qu'elle a senti mes mains sur elle, elle s'est mise à grouiller comme un ver, et à s'empêtrer dans mes jambes, en me tirant pour me faire tomber sur elle. C'était un fameux morceau ; on ne la voyait pas souvent chez Nick, mais tout de même elle venait régulièrement. Je ne sais pas comment ils l'appelaient.

– Allons, allons, dis-je. Faut être sage, mon bébé.

– Oh, des noix...

Elle riait aux anges et se cramponnait à moi en me secouant comme un prunier. C'était dur de résister à ça, parce que, vraiment, je me payais un spectacle de première, mais j'ai réussi à lui baisser sa robe sur les cuisses.

– Viens, ma jolie, on va se coucher.

– Oui, c'est ça. Ramène-moi chez moi.

– C'est le monsieur qui va te ramener chez toi.

– Pas lui... Il ne peut plus rien faire. Il est complètement noir...

Je l'ai relevée et je l'ai posée sur une chaise à côté du type. Mais lui, alors, comme un mort. Réellement.

Nick s'est amené.

– Les quatre autres sont dehors, a-t-il dit. Vide ces deux-là.

– Elle, ça va encore... mais le monsieur, il n'est plus très ferme sur ses pattes.

– Emmène, m'a dit Nick.

J'ai passé un bras sous les aisselles du type et la fille s'est accrochée à mon épaule. Elle me pelotait les biceps.

– Sa bagnole est dehors. Viens, je vais te la montrer.

– Va devant, lui ai-je dit.

Les porter tous les deux, c'était pas du gâteau. Heureusement, elle pouvait à peu près marcher.

J'ai descendu l'escalier et je suis passé dans le couloir derrière le bar ; on sortait par là aussi.

– Alors, cette bagnole ?

Elle a cherché un peu.

– Là. La bleue.

Cette fois-là, pas à se tromper. Mais l'air frais ne faisait guère d'effet à mon client. La fille a ouvert la portière de devant.

– Mets-le là.

Je l'ai poussé comme j'ai pu et il est tombé allongé sur la banquette.

– Jamais il ne va pouvoir te ramener chez toi.

Elle s'est accrochée à mon bras, encore plus serré.

– Comment je vais faire ?

– Il va se réveiller.

J'étais optimiste.

– Reste avec moi, j'ai les foies. Tu ne veux pas me ramener, toi ?

– Comme ça ?

– Avec sa bagnole tiens.

J'en avais marre. Je voulais me coucher. Je voulais retrouver ma femme. Quel métier !... Elle se frottait contre moi comme une chienne chaude.

– Laisse tomber, j'ai dit.

– Viens.

Elle est entrée dans la bagnole sans me lâcher le bras. Elle puait le whisky et le parfum, mais je commençais presque à en avoir envie. J'en ai eu tout à fait envie quand je l'ai vue se renverser sur la banquette et arracher le devant de sa robe d'un seul coup. Celle-là n'avait pas besoin de rembourrage et de fil de fer.

– Reste-là, dis-je. On va aller dans un coin plus tranquille.

– Viens... Tout de suite. Je ne peux plus attendre.

– Tu attendras bien cinq minutes.

Elle riait d'un rire léger et bas et tellement excitant que mes mains tremblaient pendant que j'ouvrais la portière de devant... J'ai mis la sauce et j'ai conduit vers Central Park. C'est encore ce qu'il y a de plus simple. On n'a même pas refermé les portières de la bagnole quand on est descendu tous les deux. Je l'ai eue par terre, dans le premier coin d'ombre qu'on a rencontré.

Il ne faisait pas très chaud, mais nous collions tellement l'un à l'autre que je voyais sa peau fumer dans l'air frais, et ses ongles m'entraient dans le dos à travers l'étoffe de mon veston. Elle ne prenait aucune précaution. J'aimais ça.

III

Ça a été tout pour ce soir-là. Je suis revenu chez Nick avec la bagnole du type. Il roupillait encore et la fille ne valait guère mieux. Je puais le whisky et la gonzesse. Je les ai laissés à la porte, et je suis remonté par acquit de conscience. Tout était calme. Je suis revenu en bas. Plus personne. On allait pouvoir se coucher.

Jim bâillait en remettant sa veste.

– Encore une pas drôle, ai-je dit.

– Rien de spécial... estima Jim.

– Rien, dis-je.

Rien. Rien, sauf que ça faisait cinq ans aujourd'hui. Cinq ans sans me faire repérer. Cinq ans à les démolir, à m'envoyer leurs femmes. Je donnai un coup de poing dans le mur, machinalement. Mais j'avais tapé dur et je secouai ma main en grognant. C'est eux qui m'avaient eu.

J'étais plus blanc qu'eux puisque je me réjouissais de l'être maintenant. Et puis, au fond, quoi ?

Je m'en foutais. Simplement, je m'en foutais. C'est pas tellement mal d'être blanc. D'avoir une Blanche dans son lit. Un gosse blanc qui deviendra quelqu'un.

Pourquoi Jim bâillait-il encore ?

– Bonsoir... lui dis-je.

Je poussai la porte, m'étirai et sortis. La station n'était pas loin.

Ma femme n'était pas loin. Un peu mal aux reins... Ses ongles dans mon dos... Non. J'étais encore en forme.

Le printemps, à New York, c'est comme nulle part.

Métro. Un quart d'heure. Encore des gens. Ma rue. La maison. Tranquille et silencieuse.

L'odeur du whisky était restée accrochée là-bas avec mon smoking. Mais j'avais encore sur les mains celle de la femme. Une bonne odeur. Celle de la fille d'un père irlandais avec des yeux bleus.

Je montai les trois étages sans faire de bruit. Toujours en demi-flexion. La forme. Mes clés tintaient dans ma poche. Mes trois clés. La bonne, je la reconnaissais à son épaisseur. Celle-là.

Ça s'ouvrait. Naturellement.

Je refermai le panneau épais et, sans allumer, je me dirigeai à tâtons vers la salle de bains.

Et puis, je trébuchai sur un corps étendu dans l'obscurité et je tombai. En plein dessus.

Je me dégageai en une seconde et me ruai sur l'interrupteur. La lumière se fit autour de nous. Je restai là, debout, cloué sur place. Il ne s'était pas réveillé, il ronflait maintenant. Ivre sans doute. Ce sale nègre. Richard. Il avait un complet sale et il était maigre. Et il sentait mauvais. Je sentais son odeur de là où j'étais. Mon cœur battait irrégulièrement dans ma poitrine, il sautait comme une bête tourmentée, et je n'osais plus faire un pas, je n'osais plus avancer. Je n'osais plus aller voir si Sheila savait déjà la vérité. Il y avait un placard derrière moi. Je l'ouvris sans quitter Richard des yeux et je trouvai à tâtons la bouteille de rye ; je bus... quatre, cinq gorgées. Mais Richard restait devant moi et, par la porte ouverte de la chambre,

il ne venait aucun bruit. Le monde était mort et dormait autour de moi. Je regardai mes mains, je touchai ma figure. Je regardai Richard et je me mis à rire, car c'était mon frère et il m'avait retrouvé.

Il a commencé à remuer et je me suis rapproché de lui. Je l'ai soulevé d'une main. Il était à moitié endormi et je l'ai secoué.

– Réveille-toi, salaud.

– Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il.

Il ouvrit les yeux et me vit. Sa figure gardait la même expression.

– Qu'est-ce que tu viens foutre ici ?

– Je t'ai retrouvé, Dan. Tu vois, je t'ai retrouvé. Le Seigneur a bien voulu que je te retrouve.

– Où est Sheïla ?

– Qui est-ce Sheïla ? dit-il.

– Qui t'a ouvert ?

– Je suis entré... il n'y avait personne.

Je le laissai là et courus à la chambre. Sur la commode, à l'endroit habituel, je vis le petit mot de Sheïla : « Chez maman avec Bébé. Baisers. »

Je dus m'accrocher au meuble. Ma tête tenait, mais pas mes jambes. Je revins lentement dans le vestibule.

– Fous le camp d'ici !

– Mais, Dan...

– Fous le camp. Allez. Vide. Je ne te connais pas.

– Mais, Dan, le Seigneur m’a permis de te retrouver.

– Fous le camp, je te dis !

– Je n’ai pas d’argent.

– Prends ça.

Je fouillai dans ma poche et lui tendis un billet de dix dollars. Il regarda, palpa, empocha et perdit son air abruti.

– Tu ne sais pas que c’est mauvais pour un Nègre de venir chez un Blanc ?

– Je suis ton frère, Dan. J’ai les papiers.

Je fus sur lui en une seconde. Je le tenais par la nuque et je crachais entre mes dents des menaces et des imprécations.

– Tu as les papiers, hein ? Quels papiers ? Salaud !...

– J’ai le même nom que toi, Dan. Le Seigneur a dit qu’on ne peut pas renier son père et sa mère.

Il n’y avait qu’une chose à ne pas faire et je la fis. Mon poing se serra et vint s’écraser sur sa lèvre inférieure. Je sentis ses dents craquer et une vague de honte m’envahit. Richard ne broncha pas. Mais ses yeux me regardaient, et je vis dans ses yeux. Non... je suis fou. On ne voit rien dans les yeux. On ne peut rien voir. J’essayais de me raisonner. J’essayais, désespérément. Mais Richard ne disait rien, il me regardait et moi, j’avais peur.

– Où travailles-tu Dan ?

Sa voix était déformée par la blessure de sa bouche et un filet de sang lui coula sur le menton. Il l’essuya d’un revers de main.

– Fous le camp, Richard. Et si tu tiens à la vie, ne remets jamais les pieds ici.

– Où est-ce que je peux te voir, Dan ?

– Je n'ai pas envie de te voir.

– Peut-être que Sheïla aura envie... dit-il pensivement.

De nouveau je retins le désir de meurtre qui venait de me traverser comme une lame tranchante.

Il se dirigea vers la porte et toucha délicatement sa lèvre déchirée.

– Sors.

– Dix dollars, dit-il, c'est pas cher.

C'était mon frère et j'aurais voulu qu'il soit mort. Une angoisse affreuse me tenait les tripes. J'avais peur qu'il revienne. Je voulais savoir...

– Arrête-toi. Qui t'a donné mon adresse ?

– Oh, personne... dit-il. Des copains... Je m'en vais. Au revoir, Dan. J'irai te voir à ton travail.

– Tu ne sais pas où je travaille... dis-je.

– Ça ne fait rien, Dan. Ça ne fait rien.

– Comment avais-tu ouvert la porte ?

– J'ouvre les portes. Le Seigneur est témoin que j'ouvre les portes. Au revoir, Dan. À bientôt.

Je le regardai partir, hébété. Ma montre indiquait cinq heures et demie du matin. Le jour naissait. Les laitiers, dehors. Sheïla avait dormi chez sa mère avec le bébé.

Richard était nègre. Il avait la peau noire. Il sentait le nègre.

Je fermai la porte de l'appartement et je commençai à me déshabiller. Je ne savais pas ce que je faisais et je regardais autour de moi. Puis, je me dirigeai vers la chambre à coucher, et je m'arrêtai avant d'y pénétrer. Me ravisant, j'entrai dans la salle de bains. Je restai debout devant la glace. En face de moi, un type solide, de trente-cinq ans à peu près, large et bien portant, me regardait. Rien à dire à ce type. Il était blanc sans aucun doute... mais je n'aimais pas l'expression de ses yeux...

Les yeux de quelqu'un qui vient de voir un fantôme.

IV

Dès ce jour-là, j'ai commencé à chercher un autre appartement, mais c'est très difficile, et il fallait lâcher la forte somme. Je n'en parlais pas à Sheïla, je sais qu'elle aimait beaucoup celui que nous avions, et j'avais peur de lui dire. Quel prétexte lui donner ? Sans cesse, dans la rue, je me retournais pour voir si l'on me suivait, je cherchais à reconnaître la silhouette maigre de Richard, son teint de sang-mêlé et ses cheveux frisés, son costume mal repassé et ses longs bras. Des souvenirs que j'avais pu conserver de mon enfance, ceux qui se rattachaient à Richard possédaient tous la même qualité gênante et inquiétante, sans que je puisse déterminer à quel moment cette qualité s'introduisait en eux – car c'étaient des souvenirs comme ceux de tous les gosses. Richard était le plus foncé de nous trois et, sans doute, ce fait suffisait-il à expliquer partiellement ma gêne.

Je me rendais chez Nick par des voies détournées, descendant une station avant ou une station trop loin, puis revenant jusqu'au bar en suivant un chemin complexe, une espèce de labyrinthe que je tissais à plaisir dans les rues avoisinantes, gagnant à ce jeu exténuant – mentalement, je veux dire – un semblant de répit, une fausse sécurité dont la grille trompeuse me protégeait des attaques en perspective.

Il fallait bien toujours finir par entrer chez Nick, sans précautions spéciales, naturellement, et en évitant de me retourner. C'est ce que je fis, ce jour-là comme les autres.

Jim lisait distraitemment un journal du soir étalé derrière son comptoir et leva les yeux à mon entrée.

– Salut... dit-il.

– Salut.

– Un type est venu pour toi.

Je restai figé sur place. Et puis, me rappelant qu’il y avait des clients, je passai derrière le comptoir avant d’aller me changer au vestiaire.

– Quel type ?

– Sais pas. Il voulait te voir.

– Pourquoi ?

– Sais pas.

– Un type ordinaire ?

– Ben oui, un type ordinaire. Qu’est-ce qui t’arrive ?

– Rien.

– Ah... Bon, dit Jim.

Il se replongea dans sa lecture et se releva presque aussitôt.

– Il va revenir dans une heure.

– Ici ?

– Oui. Ici. J’ai dit que tu serais là.

– Bon.

– Ça t’embête ? demanda Jim.

Pas trace d’intérêt dans sa voix. De la curiosité pure et simple.

– Pourquoi veux-tu que ça m’embête ? Je ne le connais même pas.

– Tu n’attendais personne ?

– Personne ?

– Ah... dit Jim.

Je passai au vestiaire et commençai à me déshabiller. Dans une heure.

Ce n'était pas Richard, Jim m'aurait dit qu'il s'agissait d'un Noir.

– Alors qui ?

Simplement attendre une heure. Je terminai ma toilette et revins au bar.

– Donne-moi un whisky à l'eau, Jim.

– Pas trop de whisky ? dit Jim.

– Pas trop d'eau.

Il me regarda sans commentaire et remplit mon verre. Je bus d'un trait le liquide froid et rêche et je lui en redemandai un second. Je n'aimais pas l'alcool. Je sentais sa morsure dans mon estomac, mais je restais calme, parfaitement calme et tendu.

Je m'assis à l'extrémité du bar, à une place d'où je pouvais facilement surveiller les allées et venues.

J'attendais.

Il entra deux filles. Des habituées de l'endroit. Elles me firent un sourire. Au passage, je leur caressais les fesses à travers leurs robes étroitement ajustées qui mettaient en valeur leurs formes travaillées. Elles s'assirent à une table pas loin du bar. Bonnes clientes. C'est avec ces filles-là que Nick faisait ses frais dans l'après-midi.

Je m'amusai à les regarder. Bien maquillées, propres, apétissantes vraiment. De belles mécaniques blanches. Je repensai à Richard avec une intensité si grande que je fis un mouve-

ment de défense. Je tentai de l'expliquer en le prolongeant par un autre.

Jim manœuvrait sa caisse enregistreuse et je m'aperçus soudain qu'il me fixait curieusement. Ses yeux se détournèrent de moi sitôt qu'il s'en rendit compte.

J'avais horreur d'attendre comme ça. Je tentais de me distraire regardant le sol, les murs, le plafond, les tubes lumineux de l'éclairage, les bouteilles dans leurs petites niches de métal chromé, de nouveau les clients, les clientes. De là où j'étais, trop haut placé, je ne plongeai pas assez entre les cuisses de cette brune. Je descendis de mon perchoir et tirai une chaise, juste en face d'elle. Elle savait très bien ce que je faisais et écarta les jambes un peu plus pour que je puisse me rincer l'œil. Pas assez de lumière, mais je crus bien me rendre compte qu'aucun obstacle gênant n'arrêtait mes regards. Ça paraissait plaisant et confortable.

Elle me fit un signe et se leva pour passer aux lavabos. Je m'étirai.

C'était peut-être un moyen de tuer le temps jusqu'à l'arrivée de ce type.

Je ne pris pas le même chemin qu'elle et disparus vers l'escalier qui menait à la salle de jeu. Derrière le rideau de velours, on rejoignait le couloir de la rue, et on pouvait descendre aux lavabos de l'autre côté.

Les aménagements ingénieux de Nick avaient eu pour résultats de transformer les cabines téléphoniques en stations confortables. Un peu étroites assurément, mais, en général, personne ne se plaignait.

Elle m'attendait dans la première. Elle savait ce que je voulais.

Je savais aussi et j'y allai tout droit. Elle fumait sans se troubler et ça m'énerva un peu. Il y a tout de même des moyens de leur faire sentir quelque chose. Elle n'était pas venue là uniquement pour me faire plaisir.

À ce moment-là, elle a lâché sa cigarette et sa bouche épaisse et fraîche s'est collée sur la mienne. Je mordais doucement dans sa chair tendre et parfumée. J'étais heureux. Un bien-être blanc et circulaire, comme une brume d'ouate, m'entourait. Sa peau soyeuse et frisée s'avavançait à la rencontre de ma main, et elle m'aida à la prendre, très vite, debout dans la cabine. Elle fermait les yeux et frissonna, puis se détendit peu à peu et alluma une autre cigarette sans se dégager. Je la tenais par les reins et je passais mes mains sous ses courbes arquées. J'étais bien.

Nous nous séparâmes sans rien dire et je remis de l'ordre dans ma toilette, fort peu en désordre, à la vérité. Elle ouvrit son sac et prit son rouge à lèvres. Je refermai sans bruit la porte de la cabine et regagnai l'escalier.

Je remontai très vite. L'angoisse, un moment dissipée, me saisissait derechef.

Jim n'avait pas quitté sa place. Personne n'était entré de nouveau. Je regardai avidement le bar, les tables.

– Donne-moi un whisky, Jim.

Il me servit. Je bus et je reposai le verre, puis je m'immobilisai. Un type poussait la porte. Un type seul, ordinaire, normal.

Jim leva le menton vers lui.

– C'est ton client, dit-il.

– Bon, dis-je.

Je restai sur place.

Il ne paraissait pas me connaître et s'avança vers Jim.

– Dan est là ? demanda-t-il.

– C'est lui, dit Jim en me désignant.

– Bonjour, dit le type.

Il me regarda avec attention.

– Vous prenez un verre ?

– Whisky, dis-je.

Il commanda deux whiskies. Il n'était pas très grand, mais terriblement large.

– Vous vouliez me voir ?

– Oui, dit-il. À propos de votre frère Richard.

– Vous êtes un de ses amis ?

– Non, dit le type. Je ne prends pas les Nègres comme amis.

Il me regardait en disant ça. Je ne bronchai pas.

– Moi non plus, dis-je.

– Richard est vraiment votre frère ?

– Nous ne sommes pas du même père.

– C'est son père qui était noir ?

Je ne répondis pas. Il attendait, buvant son whisky à petites gorgées. Jim était à l'autre bout du comptoir.

– Venez, lui dis-je. On va s'asseoir dans un coin plus tranquille.

Je pris nos deux verres et je me dirigeai vers une des tables. La fille brune que je venais d'avoir dans la cabine sortit des lavabos à ce moment-là. En se rasseyant, elle me fit un sourire. Je répondis par un clin d'œil machinal.

Nous nous assîmes.

– Allez-y, dis-je. Videz votre sac.

– Richard ne peut pas entrer ici, dit-il. Il m'a proposé cinquante dollars, aussi je suis venu.

– Cinquante dollars ? Et où les prendrait-il ?

– Sur les cent que vous allez me donner pour lui.

Je respirai profondément. Je tenais le bord de la table à deux mains et je voyais mes jointures devenir blanches.

– Et si je n'ai pas cent dollars ?

– Le patron de la boîte sera peut-être intéressé d'apprendre la couleur de la peau de votre frère.

– Nick ? Il s'en contrefout, assurai-je.

L'homme parut décontenancé. Il me regarda. Il pouvait me regarder. D'autres avaient eu le temps de me regarder, en cinq ans.

– D'où connaissez-vous Richard ? demandai-je.

– Rencontré dans un bar.

– Vous êtes un sang-mêlé, lui lançai-je soudain. Montrez vos ongles.

Il se leva.

– Je regrette, dit-il. Il me faut absolument ces cent dollars. Je serai obligé de les demander à quelqu'un d'autre. Quelqu'un que vous connaissez, d'ailleurs.

Je m'étais levé aussi. J'étais mal placé, pas assez de champ, mais je sentais tellement ce coup de poing que mon bras gauche se détendit presque malgré moi. Sa mâchoire craqua et, de la droite, je le cueillis par le col de son veston au moment où il s'effondrait tout gentiment.

J'ouvris et refermai la main gauche deux ou trois fois ; je me sentais bien. Une fille et une bagarre, mais c'était ça, la vie... Où avais-je pris qu'il puisse y avoir autre chose ? Dieu ! Que j'aie seulement le temps de les écraser, de les anéantir, avant qu'ils ruinent ma vie, et, je le jure, jamais plus je ne connaîtrai une journée de cafard.

Personne n'avait remarqué, naturellement, notre petite explication.

Jim me regardait. Il détourna les yeux en rencontrant les miens. Le type était debout ; je ne sais pas comment il tenait ; complètement dans les pommes, mais debout. Je l'assis sur la chaise et j'attendis. Il parut soulever ses paupières avec effort et déglutit un bon coup. Sa main se promena délicatement sur son menton comme sur quelque chose de très précieux.

– Lève-toi, dis-je.

– Pourquoi ? murmura-t-il.

– On s'en va voir Richard.

– Non.

Je serrai mon poing et tapotai négligemment le bord de la table.

– Je ne sais pas où il est, ajouta-t-il.

– Quand devais-tu le voir ?

– Ce soir.

– C'est maintenant, ce soir. Va, je te suis.

– J’ai soif... dit-il.

– Bois ton whisky. Il t’en reste.

Il but avec effort. Il avait l’air très fatigué.

– Je ne sais pas où est Richard, répéta-t-il.

Il ne paraissait pas convaincu lui-même de ce qu’il disait.

– Moi non plus. C’est bien pour ça qu’il faut qu’on aille le chercher. Viens.

Je me levai, le levai et le poussai jusqu’au bar.

– Jim, dis-je, tu veux me passer mon manteau ?

Jim se dirigea vers le vestiaire.

– Alors, continuai-je, où est ce brave Richard ?

J’aperçus soudain ma figure dans la glace derrière le bar, et je compris pourquoi le type ne répondait pas. Pourtant, j’étais calme, beaucoup plus que le soir où j’avais trouvé Richard endormi dans mon vestibule. Beaucoup plus que tous ces jours pendant lesquels j’avais cherché un appartement.

Il fallait en finir ce soir ou tout lâcher. Tout. Y compris la fille de la cabine, la bagarre, Sheïla, le gosse. Tout ça, j’y tenais comme jamais, tout d’un coup. Ça et le whisky, et taper sur la figure de ces crétins qui se saoulent au lieu de faire l’amour, parce qu’à jeun ils n’osent pas.

Jim me tendit mon imperméable et je le passai pour ne pas sortir comme ça dans la rue.

– Va, dis-je au type.

Nick ne me demanderait rien. Ça ne m’arrivait pas souvent.

Il partit devant moi.

– C’est loin ? demandai-je.

– Pas très, dit-il. Près de la 115^e rue.

C’était à Harlem.

– Tu trafiques toujours avec ces crapules de Nègres, dis-je.

– Ça peut rapporter, dit-il.

– C’est ce que tous les types normaux devraient se dire, estimai-je. Mais ça a l’air de les exciter un peu qu’on pense ça.

Il me regarda avec inquiétude. J’étais beaucoup plus grand que lui, mais pourtant il devait peser quelque chose. Il était large comme un baril de bière.

– Ça t’amuse, demandai-je, de te faire casser la gueule ?

– Pour cinquante dollars, dit-il, ça peut se faire.

– Je voudrais bien savoir de quels dollars il s’agit, raillai-je. À moins que mon soi-disant frère Richard ait trouvé une autre poire entretemps...

– Pourquoi venez-vous, si c’est pas votre frère ? dit l’homme.

– J’aime bien voir leurs gueules, dis-je.

Je sais ce que j’avais. J’étais les deux, à mi-distance, et je me rendais pas compte qu’un jour ou l’autre, il faudrait choisir. Le jour était venu. Je pensai à Sheïla, à la cabine téléphonique, et aux coups de matraque que les nègres recevaient sur la gueule pendant la révolte de Détroit, et je ricanai à voix haute. Le choix était fait. Entre donner les coups ou les recevoir, je préférerais les donner.

Même s’il fallait les donner à mon excellent salaud de frère Richard.

J'appelai un taxi qui passait et je lui indiquai l'adresse.

V

C'était sale et ça puait, à l'intérieur. Le type avec moi dit quelques mots au nègre derrière le bar, et il nous montra l'escalier qui menait au sous-sol. Je descendis le premier sans me retourner. Je ne sais pas s'il y avait beaucoup de clients, j'aurais été incapables de décrire ce que je venais de voir d'un coup d'œil dans ce bistrot comme les autres.

Je ne comprenais pas bien la disposition de cet endroit. En bas des marches, il y avait un couloir qui tournait à angle droit. Nous le prîmes, et à l'autre bout, je vis un second escalier qui montait. On devait pouvoir les confondre facilement. C'était la troisième porte à droite.

Il y avait dans la pièce enfumée et malsaine deux filles café-au-lait et un homme. Une des filles, assise à la table, attendait je ne sais pas quoi en ne faisant rien. Quant à l'homme et à l'autre fille, ils se tripotaient sur un divan en mauvais état, sans la moindre trace de gêne. La fille avait enlevé sa robe et ce qui lui restait ne suffisait pas à retenir ce qu'il aurait fallu retenir.

L'homme, c'était naturellement Richard. Sa figure maigre luisait de sueur pendant qu'il caressait avec lenteur les flancs de sa compagne. Ils étaient étendus tout de leur long sur le divan, tous deux dans le même sens et je voyais les mains de Richard remonter jusqu'aux globes fermes qui tendaient un soutien-gorge crasseux à l'extrême limite de sa résistance.

J'avais bien fait de m'en payer une petite séance avec la brune, chez Nick, parce que ça me dégoûtait, d'accord, mais ça me réveillait quand même. La pièce était en désordre. Ça sentait

la sueur. Je frissonnai, mais ce n'était pas tellement désagréable.

Aucun des trois ne s'était levé en me voyant entrer. On n'entendait que le halètement de la femme du divan, et les mouvements de Richard. Ses yeux à lui étaient fermés.

Le type rompit le charme et je me surpris en train de regarder l'autre fille. Elle avait des cheveux longs et raides, une bouche un peu saillante, et de grandes mains maigres.

– Richard, dit le type, c'est ton frère.

Richard ouvrit les yeux, lentement. Il se leva sur un coude, sans lâcher la fille. Sa main tirait sur le soutien-gorge qui lâcha d'un coup. Les pointes des seins, rondes et brunes, très grandes, se détachaient sur la peau plus claire, et je vis les doigts de Richard se crispier sur cette chair élastique qui s'offrait.

– Salut, Dan, dit-il.

Je ne répondis pas.

– Je pensais bien que tu viendrais, dit-il. Un frère ne peut pas abandonner son frère.

– Je ne suis pas ton frère, dis-je, et tu le sais bien.

Il renversa complètement la fille sur le divan, et, sans aucune gêne, passa sur elle. Il paraissait légèrement absent, comme sous l'influence d'une drogue. Il avait dû fumer de la marihuana ou une saloperie comme ça.

– Mais si, dit-il.

La fille remuait à peine. Elle penchait sa tête sur le côté et ses bras, à demi repliés, étaient levés des deux côtés de sa figure. Je voyais les gouttes brillantes sur ses aisselles nues. D'une façon ou d'une autre, ma colère était tombée et je me sen-

tais très las. Très las et un peu énervé. L'autre fille ne bougeait pas, elle tapotait la table avec ses longs doigts osseux.

Le type nous regardait, puis il haussa les épaules et partit. Je l'entendis aller de long en large dans le couloir.

Celle du lit poussait de légers grognements de plaisir, mais Richard se dégagea puis se leva. Il remit ses vêtements en ordre et vint s'asseoir à la table. La fille s'offrait encore, inassouvie, et sa poitrine et ses reins s'agitaient sur l'étoffe sale.

– Qu'est-ce que tu veux ? dis-je à Richard.

Il me paraissait tout à coup tellement inoffensif que j'avais du mal à me rappeler ma terreur et mon émotion, le jour où je l'avais trouvé chez moi. J'avais du mal à me dire que depuis ce jour-là, je cherchais un autre appartement. Pourquoi ? Pour ce mulâtre maigre et fatigué ? Ce type si loin de moi ?

– Donne-moi cent dollars, dit Richard. Je n'ai plus rien.

– Je n'ai pas cent dollars, dis-je.

– Tu dois aider ton frère, dit Richard. Le Seigneur a voulu que je te retrouve. Que je retrouve ma sœur Sheïla.

Je levai brusquement les yeux sur son visage et je vis son regard. Sournois, inquisiteur, il m'observait par en dessous, un vague sourire aux lèvres. Il essuya son front moite d'un revers de main, puis ses yeux se déroberent et il fixa un coin de la pièce.

Je sentais confusément que je courais le même danger que l'autre jour et je ne pouvais plus réagir. J'eus un instant d'hésitation. Un moment, je me demandai si l'appel du sang n'était pas plus fort que la raison, si toute mon hérédité noire ne m'entraînait pas irrésistiblement vers Richard, malgré des années de réflexes acquis au contact des Blancs. Mais non. C'était absurde, impossible. Je tenais aux Blancs par tous ces crochets que je sentais fixés à ma chair, par toutes ces habitudes, par leur

familiarité même avec moi, par ce sentiment d'être « chez moi » que j'éprouvais au milieu d'eux. Par Sheila, par mon fils qui recevrait une bonne éducation, irait au collège et deviendrait quelqu'un, quelqu'un de riche et de considéré, avec des domestiques nègres et un avion particulier.

– Écoute, Richard, si je te donne cent dollars, me promets-tu de retourner à Chicago et de me laisser tranquille ?

– Je te le jure devant Dieu qui nous entend, dit Richard en se levant. Mais je vivrai bien peu de temps avec cent dollars.

– Je t'enverrai de l'argent chaque mois, dis-je avec effort.

Pourquoi est-ce que je ne l'écrasais pas ? Pourquoi est-ce que je ne me jetais pas sur lui pour m'en débarrasser. Je ne savais plus moi-même ce que j'éprouvais. J'avais l'impression d'être au bord d'un abîme. La moindre brisure dans le rythme du temps, et l'équilibre allait se rompre.

– Combien ? dit Richard.

La fille, sur le divan, ne bougeait plus. Elle nous regardait, les yeux brillants, et elle me fit un signe.

Les pas, dans le couloir, monotones.

– Je t'enverrai de l'argent, répétais-je avec effort.

Je voulais penser à autre chose, il fallait que je pense à autre chose.

– Je dois donner cinquante dollars à mon ami, dit Richard. Sur cent, ça fait qu'il ne m'en reste pas beaucoup...

– Va le chercher.

Il sortit et le ramena.

– Tu vas t'en aller, dis-je au type.

– Ça, répondit-il. Ne soyez pas si malin.

Je n'avais pas envie de lui faire très mal, mais il alla rouler à deux mètres.

– Lève-toi, dis-je.

Les filles regardaient sans dire un mot et j'entendais leur respiration excitée.

– Tu vas t'en aller avec ces vingt dollars, dis-je en tirant les billets de ma poche, et si jamais je vois ta figure, tu ne te reconnaîtras plus toi-même après ce que j'en aurai fait.

– Passez-les, dit-il. Je ne tiens pas à vous voir, ni vous ni lui.

Il enfouit les billets dans sa poche et sortit. J'entendis ses pas dans l'escalier puis plus rien.

La fille du divan se leva, complètement nue et ferma la porte. Elle s'approcha de Richard et s'assit sur la table. Je sentais son odeur âcre et chaude. Elle riait dans le vague en me regardant.

Est-ce que j'allais le faire ? Est-ce que j'allais tuer Richard ? Je vis les deux filles, et le corps maigre de mon frère et ses yeux sournois. Cette odeur terrible me montait à la tête, me faisait courir des frissons sur les reins. Je me représentai mes deux mains autour de son cou tendineux et dur, et les cris des deux filles. Naturellement, il fallait que je me débarrasse de lui et autrement qu'en lui donnant de l'argent pour retourner à Chicago. Naturellement. Mais, à moins de me débarrasser de ces filles aussi, rien à faire ici. Bon. Il fallait y passer.

– Va chercher du whisky, dis-je à celle des deux qui était encore habillée. Comment t'appelles-tu ?

– Ann, dit-elle.

– Je suis Sally, dit l'autre.

Elle me regardait en dessous, et riait, la tête un peu inclinée sur son épaule, ses cuisses rondes et fermes s'aplatissaient un peu sur la surface rugueuse de la table, et des gouttes de sueur roulaient de ses aisselles à ses hanches dures. Elle changea légèrement de position. Je voyais maintenant son bas-ventre nu, à peine couvert d'un léger duvet frisé plus foncé que sa peau. En fermant les yeux, je pouvais me représenter la masse pleine et bombée de son sexe dans ma paume, et je sentis que je glissais, que j'allais perdre la partie. Dans un effort de réflexion, j'essayais encore une fois d'imaginer ma ruine et Sheïla, mon fils, la fin de mes rêves ; mais le cou maigre de Richard et ses mains abîmées ne pouvaient pas mettre sérieusement ma situation en danger. L'odeur de ces deux femmes, de ces Noirs, paraissait sourdre de toutes parts, elle venait de ces murs sales, à la peinture défraîchie et écaillée, elle venait de ce sol froid et humide, de ce divan démodé, elle venait de cette table, des jambes de cette fille, de sa poitrine que je voyais se tendre, impatiente, de ses cuisses, et de ce triangle dur et chaud que j'allais écraser de tout mon poids...

Richard s'étira et reposa ses coudes sur la table. Sally le regarda, pleine de douceur et lui passa la main dans les cheveux. Elle avait des doigts longs et agiles et je pensais à ses doigts sur mon corps. Ann était partie chercher du whisky avec les cinq dollars que je lui avais tendus, j'allais boire du whisky. Je rencontrai de nouveau les yeux froids et durs de Richard. Lui n'attendait pas le whisky, il voulait de l'argent.

J'avais peur – puis j'oubliais, alternativement. L'excitation sexuelle qui s'était emparée de moi m'empêchait de me fixer sur les conséquences possibles de la présence de Richard, qui m'avaient obsédé, des jours et des jours. Je n'y pensais plus que par éclairs – et je voyais sans cesse deux corps sur le divan usé : Sally et moi. Richard me guettait.

Je m'approchai de la table. J'avais un geste à faire pour toucher Sally.

Elle fit le geste. Elle se leva, se colla contre moi et prit ma main droite, qu'elle guida vers sa poitrine aiguë. Richard ne bougeait pas. J'entendis la porte s'ouvrir. Ann entra, referma à clé et posa la bouteille sur la table. Richard s'en empara, hésita, mais il l'ouvrit et je le vis boire goulûment.

Ann attendait la bouteille et sourit lorsque nos yeux se rencontrèrent. Je sentais Sally remuer et s'agiter, et je n'osais pas penser à elle. Elle se dégagea soudain et m'aida à retirer mon imperméable. Je posai mon chapeau à côté de moi.

Richard s'était arrêté de boire. Il tendit la bouteille à Ann. Elle la prit, but, et ce fut mon tour ; pendant ce temps-là, elle et Sally me retiraient mes vêtements. Richard s'était écroulé, la tête sur ses coudes. Je portai Sally jusqu'au divan. Elle tenait la bouteille et me la rendit vide. Je caressais de mes lèvres le grain de sa peau, l'humidité amère de sa sueur, et je voulais la mordre en pleine chair. Elle m'attira vers elle et guida ma tête, et je la sentis s'offrir lorsque je l'embrassai – et pendant ce temps, Ann se glissa contre moi. Je la pris sauvagement, à la faire crier ; nos corps nus fumaient dans l'air froid de la pièce et je ne savais plus que j'avais la peau blanche.

VI

Mes membres me faisaient mal et mon crâne sonnait douloureusement lorsque je parvins à me dégager de leurs deux corps enchevêtrés. La tête de Sally ballottait, inerte. Elle retomba lorsque je tentai de l'asseoir sur le bord du divan. Elle ouvrit à moitié les yeux, sourit vaguement, et les referma. Ann s'ébrouait comme un chien sort de l'eau, et je fus secoué par la grâce élastique de sa silhouette de mannequin, longue et mince, aux seins hauts et petits, aux os frêles et délicats. Elle avait des gestes souples d'animal sauvage. Sheïla s'étirait aussi de cette façon.

Sheïla. Je regardai l'heure. Que pouvait penser Jim ? Nick... Nick ne dirait rien. Je fixai la table, saisi d'une crainte subite. Mes vêtements étaient là, et Richard dormait, le visage au creux de ses bras repliés.

Je n'avais pas cent dollars sur moi... Il faudrait que je revienne. Il fallait d'abord... pourquoi ne pas profiter du sommeil de Richard ?

Je me levai, me remuai un peu. Ça allait très bien. Mon abrutissement se dissipait rapidement. Deux filles, c'est le meilleur antidote contre le whisky. Sally reposait, la bouche ouverte. Je fus saisi de dégoût, et je sentis mes mains. Mon corps entier était imprégné de leur odeur. Je frissonnai, mais je vis le corps ocré de la seconde fille qui se rhabillait, insouciant, en fredonnant une chanson, et j'avais de nouveau envie d'elle. Je sentais sa chair autour de la mienne, brûlante et serrée. Mais je ne pouvais chasser de ma pensée le visage de Sheïla, ses cheveux blonds ondulés, et ses lèvres écarlates, et la peau veinée de bleu de ses seins nus.

Je ne voulais pas donner cent dollars à Richard. Il dormait. Je n'avais qu'à m'en aller.

J'atteignis mes vêtements et me rhabillai en vitesse. J'aurais voulu prendre une douche, mais je devais me presser. Je devais revenir chez Nick, reprendre mon service. Encore heureux que ça soit arrivé l'après-midi. L'après-midi, en général, je ne faisais pas grand-chose.

Comment arriverai-je à chasser cette odeur ? Il était impossible que Sheila ne s'aperçoive de rien. À mesure que je reprenais une conscience nette de ma situation, j'avais la sensation que mes sens se remettaient à fonctionner, et j'enregistrais des impressions neuves, d'autant plus violentes.

Richard ne bougeait pas, il dormait vraiment profondément. Je redevais lucide. Trop lucide. Je n'avais pas avancé d'un pas. Je m'étais laissé entraîner par ce désir. Tous les hommes ont envie de coucher avec les Noirs – les hommes blancs – les hommes comme moi. Pas question de race, là-dedans. C'est un réflexe naturel. On pense que ça sera différent.

Ça l'était en vérité.

Je serrai les poings, dérouté. Je tournais en rond. Ann m'observait, malicieuse et satisfaite.

– Quand reviens-tu ? murmura-t-elle.

– Je ne reviens pas, dis-je brutalement.

– Tu ne veux pas voir Richard ?

Elle s'approcha de lui, pour l'éveiller sans doute. Je l'arrêtai d'un geste.

– Ne le touche pas, dis-je d'une voix sèche.

Elle resta sur place, obéissante.

– Pourquoi ne veux-tu pas revenir ? dit-elle.

– Je ne suis pas son frère. Je n’aime pas sa couleur. Je ne tiens pas à le voir.

– Tu aimes la mienne ? dit-elle avec un sourire.

Pas un endroit de sa chair dont toute la mienne ne connaisse le contact – ne se le rappelle avec la précision de la réalité.

– Je suis un Blanc, dis-je. Je ne peux pas vous connaître.

Elle haussa les épaules.

– Bien d’autres Blancs vivent avec des Noirs. Ce n’est pas le sud, ici. Nous sommes à New York.

– Je n’ai pas besoin de vous, dis-je. Je suis heureux comme ça. Je ne tiens pas à me faire exploiter par une bande de nègres.

Elle souriait toujours et la colère me gagnait.

– Je peux me passer de vous trois, dis-je. Je ne vous ai rien demandé. Tout ce que vous voulez, c’est me faire chanter.

J’avais l’impression de me défendre sans qu’on m’attaque. Ces trois êtres inoffensifs, m’attaquer ?

– Nous faisons partie de deux mondes différents, dis-je. Deux mondes qui coexistent et qui ne peuvent pas se rencontrer. Lorsqu’ils se rencontrent, il ne peut en résulter que malheur et ruine. Pour les deux.

– Richard n’a rien à perdre, dit-elle.

Était-ce une menace, ou Ann faisait-elle une simple constatation ? Je me demandais quels étaient les rapports de ces trois êtres, Ann, Richard et Sally. Elle répéta.

– Quand reviens-tu ?

Elle releva sa jupe jusqu'aux cuisses pour arranger l'attache d'un de ses bas. Elle la relevait plus qu'il ne fallait et je sentis, en regardant les ombres sur sa peau, qu'il valait mieux que je m'en aille. Ma colère se transformait en tout autre chose. Je longuai la table sans bruit, attentif à la respiration de Richard.

– Donne-moi de l'argent, dit Ann à voix basse. Richard a besoin de manger.

– Et toi ? dis-je. Tu ne manges pas ?

Elle secoua la tête.

– Moi, je n'ai pas besoin d'argent. On me donne ce qu'il faut.

Je restais là, gêné. Gêné pourquoi ? Je fouillai dans ma poche et en tirai un billet. Je le regardai, c'était un billet de dix dollars.

– Tiens, dis-je.

– Merci, Dan. Richard sera content.

– Ne m'appelle pas Dan.

– Pourquoi ? demanda-t-elle doucement.

Pourquoi ? Bien sûr, elle ne pouvait pas savoir que Sheïla me disait « Dan » exactement de la même façon, en traînant un peu. Tant pis, elle aurait dû le savoir.

Je quittai la pièce sans plus tarder. Ann n'essaya pas de me retenir.

Je longuai le couloir humide, agité par des impressions diverses qui se fondaient toutes en une sorte de gêne presque matérielle. J'eus soudain l'impression si vive de la nécessité de changer, de quitter mon appartement pour en prendre un autre, de me cacher, que la sueur me monta au visage ; une espèce d'angoisse m'étreignait, l'angoisse de l'homme traqué – bien

plus, l'angoisse de la proie fascinée qui donne des gages à son bourreau. Vous n'avez jamais vu la souris, au moment où le chat retire sa patte du dos minuscule ? Elle reste immobile, ne cherche pas même à s'enfuir et le coup de patte qui suit est plus léger qu'une caresse – une caresse d'amour, l'amour de la victime pour son tortionnaire qui le lui rend d'une certaine façon.

Sûr et certain que Richard m'aimait bien. À quand le prochain coup de patte ?

Mais les souris ordinaires ne peuvent pas se défendre. Moi, j'avais mes poings, et je savais me servir d'un revolver.

On ne sait pas, ça peut être utile...

VII

Je ne m'attardai pas chez Nick, ce soir-là. J'étais fatigué, encore plus moralement que physiquement, et ces imbéciles qui jouaient et se saoulaient tous les soirs de la même façon me dégoûtaient plus que jamais.

J'avais au-dedans de moi des idées inquiétantes, aussi vagues que des ombres, et les choses, sans doute, eurent pitié, car la nuit se termina vite et sans accroc – et je me retrouvai seul dans la rue luisante de lumière jaune, marchant à côté d'une ombre qui tournait comme l'aiguille des secondes chaque fois que je dépassais un nouveau réverbère. La ville grouillait dans le noir, de sa rumeur qui ne s'arrête jamais et je marchais plus vite encore. J'étais poussé par une impatience curieuse qui m'entraînait vers Sheila.

Je n'allai pas tout de suite dans la chambre, et j'entrai sans bruit vers la salle de bains dont la fenêtre était ouverte. Je me déshabillai et pris une douche, mais l'étrange sentiment qui s'était emparé de moi résistait à l'eau fraîche mieux que n'importe quelle ivresse, et je m'en aperçus tandis que j'essuyai ma peau froide avec la serviette de bain.

Je laissai là mes vêtements et je passai chez Sheila. Elle dormait, complètement découverte, la veste de son pyjama dégageait sa poitrine parfaite, et ses cheveux dénoués lui cachaient en partie le visage. Je m'étendis à côté d'elle et la pris dans mes bras pour l'embrasser, comme je le faisais tous les soirs. Sans ouvrir les yeux, elle s'éveilla vaguement et me rendit mes baisers, puis s'offrit à mes mains impatientes et je la déshabillai complètement. Elle gardait obstinément les paupières closes, mais je savais qu'elle ouvrirait les yeux lorsque je l'écraserais de

mon poids. Je caressais ses bras frais et ses hanches doucement arrondies. Elle allait au-devant de mes caresses et murmurait des mots vagues et tendres.

Je continuai à l'embrasser et à toucher son corps tiède et ferme – et quelques minutes s'écoulèrent. Elle attendait, visiblement, que je la prenne – je ne bougeais pas. Je ne pouvais pas. Je ne pouvais rien faire. Sheïla ne se rendait pas compte encore – et moi, je venais de m'apercevoir que je restais froid sous ses baisers, que sa chair n'éveillait pas la mienne – que tout ce que je faisais, je le faisais machinalement, par habitude. J'aimais sa forme, j'aimais la fermeté de ses jambes longues et le triangle doré de son ventre, et j'aimais les pointes brunes et charnues de ses seins ronds, mais je les aimais d'un amour inerte, comme on aime une photographie.

– Qu'as-tu, Dan ? dit-elle.

Elle parlait sans ouvrir les yeux. Sa main posée sur mon épaule descendit sur mon bras.

– Rien, dis-je. Beaucoup de travail, aujourd'hui.

– Tu en as tous les jours, dit-elle. Tu ne m'aimes pas, ce soir ?

Elle se serra plus fort contre moi et sa main me chercha. Je me dégageai sans brutalité.

– Je pense à autre chose, dis-je. J'ai des ennuis. Pardonne-moi.

– Des ennuis avec Nick ?

Sa voix ne trahissait pas le moindre intérêt pour les ennuis que je pouvais avoir. Elle savait exactement ce qu'elle voulait et elle s'estimait frustrée de ne pas l'avoir. Et moi, je la comprenais parfaitement. Je tâchai de penser à des choses excitantes, j'essayai de me représenter le corps de Sheïla pendant que nous faisions l'amour, sa bouche à demi ouverte, ses dents brillantes

et ce léger râle rauque, comme un roucoulement, qu'elle émettait alors en tournant la tête de droite et de gauche, pendant que ses mains me griffaient le dos et les hanches. Sheïla attendait. Pas complètement éveillée, mais assez consciente pour se rendre compte que quelque chose de pas normal était en train de m'arriver.

– Oui, dis-je. Des ennuis avec Nick. Il trouve que je lui coûte trop cher.

– C'est lui qui n'a pas assez de clients, dit Sheïla.

– Je ne peux pas lui dire ça.

– Tu aimes mieux t'occuper des clientes qui ne lui rapportent rien.

Elle s'écarta de moi, et je ne fis pas un effort pour me rapprocher d'elle. Je me sentais mal et j'étais inquiet, et je continuais, je fouillais désespérément ma mémoire à la recherche de souvenirs. Je revoyais les soirées chez Nick, les filles que je possédais dans les cabines téléphoniques, des filles brunes, des filles blondes, dont le contact semblait me donner des forces.

Loin de m'épuiser, ces étreintes brèves avec des femmes qui ne m'aimaient pas, qui ne voyaient en moi que ce que je trouvais moi-même en elles, un partenaire commode et entraîné à l'amour, me donnaient généralement de Sheïla un désir encore plus accru ; comme si la conscience que j'avais de la matérialité pure de leur désir et du mien me faisait me raccrocher avec une intensité plus grande à cette femme que j'aimais de toute mon âme.

Belle âme, en vérité, celle du bouncer de chez Nick !...

Mon corps était froid et flasque, mes muscles inquiets sautaient comme des bêtes sous ma peau, tirillée par des crampes.

– Sheïla... murmurai-je.

Elle ne répondit pas.

– Sheïla, tu as tort de m'en vouloir.

– Tu es ivre. Laisse-moi.

– Je n'ai pas bu, Sheïla, je t'assure.

– J'aimerais mieux que ce soit ça.

Elle parlait d'une voix basse et tendue, au bord des larmes. Sheïla, je l'aimais tant.

– C'est peu de choses, dis-je. Mais je voudrais tant que tu me croies. J'ai peut-être tort de me frapper comme ça...

– Même si Nick t'avait pris tout ton argent, Dan, ça ne serait pas une raison pour me mépriser.

Je tentai désespérément un effort pour m'exciter, pour imaginer des scènes érotiques, pour dissiper cette torpeur malsaine qui me clouait inerte sur les draps de notre lit. Vingt fois j'avais fait l'amour avec Maxime et ses semblables. Vingt fois j'étais revenu chez moi l'esprit calme, heureux de retrouver ma femme et heureux de la satisfaire car, chaque fois je puisais un renouveau de forces dans le contact de son corps parfait.

Je ne pouvais pas. Rien.

– Sheïla, dis-je, pardonne-moi. Je ne sais pas ce que tu crois, je ne sais pas ce que tu t'imagines, mais ce n'est pas à cause d'une ou de plusieurs femmes.

Elle pleurait maintenant à sanglots légers et rapides.

– Oh, Dan, tu ne m'aimes plus. Dan... Toi...

Je me penchai sur elle. Je l'embrassai. J'ai fait ce que j'ai pu. Il y a des femmes que l'on arrive à calmer de cette façon et je voulais sincèrement que Sheïla soit heureuse, mais elle repoussa

violemment ma tête et s'enroula dans le drap, à l'abri de mes atteintes.

Je ne dis rien. Il faisait nuit dans la chambre. J'écoutais. Le bruit de ses sanglots s'atténua, et la douceur régulière de sa respiration m'indiqua, peu après, qu'elle venait de s'endormir.

Je me levai avec précaution et je retournai dans la salle de bains. Ma chemise était là, pendue au mur. Je la pris et la respirai.

L'odeur de Sally – l'odeur d'Ann – elle en était encore imprégnée. Je sentis mon corps se durcir.

Je lâchai ma chemise et je promenai mes mains sur mon visage. L'odeur était presque dissipée, mais elle restait là, vague et forte, cependant, et je revoyais Ann et Sally, et l'enchevêtrement de nos corps dans le sous-sol humide du bistro de Harlem.

À côté, dans la chambre, Sheila dormait. Je ne m'étais jamais demandé si je la trompais en satisfaisant mes désirs avec les filles de chez Nick, en troussant les professionnelles dans la voiture de leurs clients, au nez et à la barbe de ceux-là. Mais, à ce moment, je sus que je me conduisais mal – et que je faisais une chose impossible à pardonner – car je la trahissais avec mon esprit et mon corps restait insensible au sien.

Je tâchai de me rassurer. Bon, il était possible que ce soit plus fatigant de coucher avec deux Noires qu'avec des Blanches, et que j'aie besoin d'un simple repos. Mais mon corps tendu me démontrait le contraire, et les images qui me traversaient l'esprit se trouvaient fort éloignées de l'eau bleue des lacs apaisants.

J'entrai dans la baignoire et je tirai la chaînette de la douche. L'eau glacée, de nouveau – cette fois, pour me calmer.

Car je n'osais pas même profiter de l'état où je me trouvais pour réveiller Sheila et dissiper ses soupçons.

J'avais peur. J'avais peur que cette fois, la comparaison ne soit pas à son avantage.

Je sortis de là brisé, les membres rompus, accablé, plus encore moralement que physiquement.

Je regagnai mon lit et je restai dans l'ombre, blessé par quelque chose que je craignais de trop bien comprendre – et le sommeil me prit enfin.

VIII

Je dormis d'un sommeil inquiet, tourmenté par des cauchemars, et, malgré ma fatigue, je me réveillai bien avant Sheïla, car je sentais confusément qu'il fallait que je m'en aille avant qu'elle ne me pose de nouvelles questions, avant que la discussion de la veille ne tourne mal. L'enfant dormait dans la pièce voisine et je devais faire vite car son sommeil ne résistait pas aux bruits de la rue vers sept heures du matin.

Je me rasai en hâte, changeai de linge et jetai dans le coffre laqué celui que je portais la veille. Je mis un complet léger et sortis.

Je déjeunai dans un café. Je pris mon temps. Mais j'avais toute une journée à tuer avant de reprendre mon boulot chez Nick.

J'entrai dans une cabine téléphonique et j'appelai Sheïla.

– Allô ?

Sa voix était inquiète.

– Allô, c'est Dan, dis-je. Bonjour.

– Tu n'as pas déjeuné ?

– Il fallait que je sorte, expliquai-je. Pour cette affaire dont je t'ai parlé hier soir.

Elle ne répondit pas et j'eus une sueur froide en pensant qu'elle allait raccrocher.

– Ah ! oui, dit-elle enfin, je me rappelle.

Le ton glacial avec lequel elle prononçait ces mots.

– Je ne rentrerai pas, dis-je. J’irai directement chez Nick. J’ai plusieurs personnes à voir ce matin.

– Fais attention qu’elles n’aient pas trop de rouge à lèvres, riposta Sheïla.

Cette fois, elle raccrocha. Bon. Je reposai le récepteur sur son support et je sortis de la cabine.

Toute une journée jusqu’à cinq heures ce soir, ça en fait un bout.

Se promener. Puis le cinéma.

Chercher un appartement.

Je souris à cette pensée. Pas d’un sourire très gai. C’était encore un de ces rappels dérisoires, la douleur lancinante d’une blessure encore à vif – et si superficielle qu’on a honte d’y prêter attention.

J’essayai de ne pas penser à ce qui me préoccupait avec une telle force. Une force si profonde celle-là, que je réussissais, comme dans les grandes catastrophes, à m’en abstraire – à m’en détacher – à y rester presque indifférent.

J’avais eu peur de Richard au début. Je risquais de tout perdre, ma situation, ma femme, mon fils – toute ma vie. J’avais passé des jours de crainte et j’avais tout tenté. Puis je m’étais décidé à affronter mon frère, à le rencontrer face à face.

Je l’avais rencontré. Mais, pour mon malheur, il n’était pas seul. Avec lui, je venais de rencontrer le fond de mon âme. Oui. C’est de moi-même maintenant que j’avais peur. C’est de mon corps que venait le danger. De mon corps qui se dressait contre son maître, emporté par un instinct que je me refusais à reconnaître.

Que Richard me trahisse, et je perdais ma situation – ma femme – mon fils. Soit. Cependant si je restais moi-même, une chance subsistait quand même de tout reconquérir.

Mais si ma chair me trahissait, il ne me restait que le néant.

Je me retournai sur une fille un peu trop bien habillée pour l'heure et le quartier. Il y avait du soleil. Je vivais.

Je pensais à Sheïla.

Je vivais et j'étais impuissant.

J'entrai dans un bar. Le barman en manches de chemise portait un tablier blanc. Il nettoyait son comptoir avec un torchon crasseux. De la sciure sur le carrelage.

– Whisky ! dis-je.

Il me servit sans répondre.

– Belle journée, enchaînai-je. Pas de tuyaux pour tantôt ?

– Pas de tuyaux, dit-il. Ceux de tout le monde.

– Aucun risque avec Bob Whitney.

– Il les aura tous, dit le barman.

L'homme paraissait peu bavard.

– Qu'est-ce qu'on peut faire dans cette ville à huit heures du matin ? dis-je.

– Rien, répondit l'homme. Je veux dire, travailler.

– Je n'ai rien à faire jusqu'à cinq heures tantôt, dis-je en avalant le whisky.

Vraiment, j'avais du mal à me mettre à l'alcool.

Devant le comptoir, un escalier menait à la salle du premier étage. Il en venait un remue-ménage de seaux et de balais ; quelqu'un était en train de nettoyer. Je levai les yeux et j'aperçus la blouse de coton noir et blanc d'une grosse négresse agenouillée sur la dernière marche et dont la vaste croupe s'agitait en cadence.

– Un autre whisky, dis-je au barman.

Que faire à huit heures du matin. J'avisai un phono automatique.

– Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? dis-je.

– Sais pas.

J'abandonnai, découragé.

– Je vous dois ?

– Un dollar, dit-il.

Je payai et sortis. Je gagnai la station de métro la plus proche. J'achetai un journal et j'attendis la rame. Bondée. Je me sentais moins seul. Et, pourtant, ils allaient tous quelque part. Ils étaient tous quelque chose. Moi, je n'allais nulle part – et je me tenais à la limite de deux races et toutes deux étaient prêtes à me repousser. Rien dans le journal. Je l'abandonnai dans le wagon en descendant.

En descendant pas loin de Harlem, comme par hasard.

J'entrai chez le premier teinturier venu.

– Bonjour, dis-je.

– Bonjour, Monsieur.

Ils étaient deux, un juif et son aide. Je me déshabillai dans la cabine et j'attendis que mon pantalon soit prêt. J'étais forcé de rester là. Ça tuerait bien une demi-heure. Qu'est-ce que je

pouvais trouver encore ? Cirer mes godasses ? Cinq minutes. Aller manger quelque chose ? Ça non plus, ça ne suffirait pas.

Une fille. Une fille blanche. Pour savoir. Pour essayer.

Maintenant, je m'impatientais.

– Grouillez-vous, criai-je au teinturier. J'ai un rendez-vous avec Betty Hutton.

– Je vais vous préparer un peu de glace à rafraîchir, répondit l'homme sur le même ton. C'est prêt tout de suite. Ne la blessez pas. Ce pantalon va être aussi coupant qu'une lame de rasoir.

– C'est moi qui m'assoierai sur ses genoux, dis-je.

– Ça va couper par-derrière aussi, dit le teinturier.

Je n'insistai pas. Celui-là, c'était le contraire du bistro. Il en remettait trop. J'attendis sans penser à rien – rien qu'une fille blanche.

Je savais où en trouver. Une des entraîneuses de chez Nick habitait tout près d'ici. Je la ramenais chez elle une fois par semaine en moyenne. C'était une vraie rente, cette fille. Nick avait de la veine. Je passai quand même les cinq minutes chez le cireur.

IX

Elle vint m'ouvrir elle-même la porte en se frottant les yeux.

– Salut ! dis-je. Seule ?

– Pour qui tu me prends ?

– Pour ma copine, dis-je. Je peux entrer.

– Naturellement.

– Je te dérange ?

– Je peux m'habiller devant toi, dit-elle, non ?

– Oh, dis-je, c'est pas la peine de te presser tant que ça.

Elle me regarda en plissant ses yeux et ramena en arrière une mèche qui lui obscurcissait la vue.

– Qu'est-ce que tu veux ? dit-elle. C'est bien la première fois que je te vois ici à cette heure-là.

– Je voulais te voir.

Je posai mon chapeau sur la table et m'assis à côté de lui.

– T'es pas mal, dis-je.

– Tu sais comment je suis. C'est pas nouveau.

– C'est supportable, dis-je.

– Tu es drôle, Dan, ce matin.

- Est-ce que ça t’embête ? dis-je.
- Est-ce quoi m’embête ?
- Que je vienne...
- Je voudrais savoir pourquoi tu viens.
- Ne fais pas la bourrique, dis-je.

Elle était à portée de mes mains et je l’attirai vers moi. Elle n’essayait même pas de refermer son peignoir et se laissait faire sans résister aucunement.

- T’es un drôle de type, Dan, dit-elle.
- Pourquoi ?
- On ne sait rien de toi, chez Nick...
- Qu’est-ce qu’on a besoin de savoir ?

Elle mit un temps à répondre et je l’occupai en dénouant son soutien-gorge. Elle avait bien dix-neuf ans. Rien de plus. Viande fraîche, chez Nick.

- D’où tu es ?
- Là-bas... dis-je avec un geste vague.
- Chicago ?
- C’est ça.
- C’est drôle, murmura-t-elle. Eux, ils se saoulent tous avant de nous toucher. Sans ça, on dirait qu’ils n’osent pas.
- Vous les faites bien marcher, dis-je.
- Pas quand ils nous plaisent, répondit-elle, provocante, en se rapprochant de moi.

J'étais toujours assis sur la table et juste à bonne hauteur pour lui embrasser les seins. Ça dura cinq bonnes minutes. Elle fermait les yeux et pressait sa chair parfumée contre mes lèvres. D'un geste, je m'apprêtais à la déshabiller complètement, mais elle me devança. J'avais déjà enlevé son soutien-gorge transparent sous son peignoir et son ventre était complètement épilé, nu et doré.

– Tu es drôle... dit-elle encore en se dégageant. Tu ne vas pas rester assis sur cette table ?

– D'où tu es, toi ? dis-je à mon tour.

– Brooklyn.

Elle rit et me prit par les poignets pour me faire lever.

– Je ne vais pas te dire que je suis née dans la maison la plus chouette de Central Park South.

– J'ai pas besoin que tu me dises ça. Dis-moi plutôt si tu es en forme.

Elle s'étira.

– Pas mal.

Je quittai mon veston et elle alla s'étendre sur le lit. J'enlevai mes souliers et le reste. Elle avait allumé une cigarette et fumait tranquillement en me regardant du coin de l'œil. Je m'apprêtais à la rejoindre, mais elle m'arrêta.

– Tu trouveras du whisky dans la cuisine.

– Je n'en bois pas, répondis-je. Pas souvent. J'avais encore dans la bouche le goût de l'alcool que je venais de boire une heure plus tôt.

– T'as l'air d'en avoir besoin, railla-t-elle.

Je savais très bien ce qu'elle était en train de regarder.

- N’aie pas peur, lui dis-je, ça marche quand il faut.
- Je pensais que tu avais besoin d’essence, dit-elle.
- Le réservoir est plein.
- Alors, viens...

Elle laissa pendre son bras le long du lit et écrasa sa cigarette dans un cendrier sur le tapis. Je m’approchai et m’étendis à côté d’elle. Je la caressai quelques instants. Elle ne disait rien et ne me regardait pas.

Je commençais à me demander ce qui m’arrivait. J’essayai de l’embrasser sur tout le corps. D’habitude, ça me faisait un bon effet, même quand j’étais fatigué.

Rien.

J’insistai, sachant qu’elle commençait à être troublée par mes baisers. Son ventre nu était chaud et ferme comme une prune dorée au soleil.

Je reculai soudain. Elle sentait distinctement et décidément le savon.

Au diable. Autant coucher avec une machine à laver.

Je me redressai et me levai. Elle avait les deux mains levées de part et d’autre de sa tête, tournée sur le côté. Un léger sourire découvrait ses dents blanches et ses doigts, aux ongles sang de bœuf, se contractaient sur ses paumes offertes. Sa poitrine se soulevait à une cadence rapide.

Elle se rendit compte que je m’en allais et s’assit dans un sursaut.

- Dan ! Qu’est-ce qu’il y a ?
- Rien.

– Reste avec moi.

– Non.

– Pourquoi ? Dan... Je t'en prie...

– Tu avais raison, dis-je. Je ne peux pas. Ce n'est pas ta faute. Je voulais en être sûr, et j'en suis sûr, maintenant, malheureusement.

– Dan !... Je t'en prie... Tu m'as mise dans un tel état...

– Oh, ça va, dis-je. Recouche-toi. Je vais arranger ça.

Elle s'allongea, je m'assis à côté d'elle et je fis de mon mieux. Ce n'était pas très drôle, mais, enfin, il y a des corvées plus désagréables. En tout cas, elle était propre. Au bout de quelques instants, je vis son corps se tendre et s'offrir, ses mains se fermèrent et s'ouvrirent à nouveau et elle resta sur le dos, calme et détendue.

– Dan... murmura-t-elle. Mon chou.

– Ça va ?

– Dan... J'aime beaucoup, beaucoup ça.

– Tu m'en vois ravi pour toi, dis-je.

– Ça n'était pas trop désagréable, Dan ?

– Oh, murmurai-je, faire ça ou jouer aux courses...

– Tu es une sale brute, Dan... mais... tu recommenceras ?

– Je n'en vois pas l'utilité, dis-je. Le résultat, à mon avis, est plutôt décevant.

– Pas au mien, dit-elle. Toi, ça m'est égal.

– C’est exactement ce que je pense de mon côté, dis-je. Je suis venu chez toi pour savoir si je pouvais encore. C’est concluant. Je ne peux pas.

– Tu me suffis.

– Merci. T’as déjà essayé de coucher avec une fille ? J’ai l’impression que c’est ta voie.

– Ben... J’ai envie d’essayer, dit-elle. Tu crois, que ce sera la même chose ?

– Pour moi, certainement.

– T’affoles pas, Dan. Il y a des produits pharmaceutiques.

– Des blagues, dis-je. Tu te rends compte... à mon âge ?...

Je m’aperçus que nous parlions sur un ton beaucoup plus amical que je ne pensais. Marrant. Les femmes aiment peut-être les impuissants. Un homme, un vrai, ça leur fait toujours un peu peur. Elles craignent d’être blessées. Un impuissant, c’est comme une bonne copine.

– Ça arrive à tout le monde, dit-elle. Je suis payée pour le savoir.

– Tu devrais te rappeler que, neuf fois sur dix, tes clients sont ronds, dis-je. Rien de tel qu’une bonne cuite pour vous refroidir.

– Il y a ça aussi, admit-elle. Mais toi, tu ne bois pas. Tu es peut-être blasé. Est-ce que tu as pensé à essayer un homme ?

Elle rit en voyant ma mine renfrognée.

– Va te faire foutre, dis-je. J’aimerais mieux un cheval !

– Tu ne lui ferais pas de mal... railla-t-elle.

Ça aussi, c'était bien une réflexion de bonne copine. Je ne répondis pas.

– Tu peux essayer autre chose, dit-elle. Deux femmes, trois femmes...

– Un pensionnat, pendant que tu y es, dis-je.

– Ou une négresse. Il paraît qu'elles sont...

– Ta gueule !...

Cette fois, j'étais en rogne. Pour de vrai. Une rogne bien sonnée.

Elle me regardait sans comprendre. Heureusement pour elle, elle ne dit rien de plus. J'aurais cogné.

Je me détournai et commençai à me rhabiller dans le silence. Je l'entendis qui remuait doucement sur le lit. Ma colère s'apaisait.

– Dan, dit-elle, dans un murmure, je suis désolée...

Au fond, elle n'était pas mal, cette fille.

– Ça va, dis-je. Ce n'est rien.

– Il ne faut pas te frapper, Dan... je... vraiment... Dan, je te remercie.

Bon sang, elle me remuait presque. Cette putain. Qu'est-ce qu'elles ont à l'intérieur ?

Qu'est-ce qui leur fait dire des trucs comme ça ?

Elle se leva à pas menus, vint prendre son peignoir sur le fauteuil.

– Tu veux du café, Dan ?

Je reboutonnai mon pantalon.

– Je veux bien.

Je l'attrapai au moment où elle passait à côté de moi. Elle eut un sursaut de frayeur et ses yeux me regardaient, inquiets. J'entourai ses épaules de mon bras et je l'embrassai sans appuyer.

– Merci, petite sœur.

Aussitôt rassurée, elle me rendit mon baiser et fila dans la cuisine minuscule où je l'entendis remuer de la vaisselle et allumer le gaz. Elle chantait un air à la mode.

Je laissai ma veste là où elle était et plongeai dans un fauteuil. Plus rien dans les pattes. Vidé. Ils auraient pu me rouler dans une brouette.

X

Elle revint peu après avec un déjeuner complet sur un plateau. Pendant qu'elle disposait les tasses et les assiettes sur sa petite table pliante, je lui demandai :

– Alors, vraiment, ça t'a plu autant que les autres fois ?

– Quelles autres fois ? protesta-t-elle. Tu n'es pas venu tellement souvent ici...

– Ça ne t'a pas fait beaucoup d'effet en tout cas, dis-je.

– Bon Dieu, répondit-elle, il en est passé pas mal ici depuis, tu sais. Mais ce que tu m'as fait tout à l'heure...

Elle rougit.

– J'aime pas parler de ça, Dan. Je suis peut-être une grue et tout, mais j'aime pas parler de ça. Quand je le fais pour de l'argent, c'est pas la même chose.

– Tu n'as pas un ami qui pourrait s'occuper de toi de cette façon ? dis-je.

– Non, dit-elle. J'ai eu un ami, c'est lui qui m'a placée dans ce boulot, Dan, mais c'était un sale type. Il en voulait uniquement à ma galette. Moi, je croyais qu'il m'aimait, alors, je voulais bien faire ça pour lui, mais il s'est moqué de moi. Je ne l'ai pas revu. Il avait d'autres filles et il a quitté New-York après une histoire avec les types de Luciano.

– Pourquoi as-tu continué ? demandai-je.

– On ne peut pas rester toujours à crever de faim, Dan. Le travail n'est pas tellement mauvais. Pourquoi est-ce que tu continues, toi ?

– J'ai une femme et un gosse, dis-je. Et je les aime bien. Comme tu dis, le travail n'est pas tellement mauvais.

– Tu as de la veine, dit-elle. Mais non, au fond, je préfère être toute seule.

– Des tas de tes copines vivent ensemble, dis-je. Ça doit être moins embêtant.

– Je ne sais pas, Dan. J'aimerais mieux...

Elle hésita.

– Qu'est-ce qui t'arrête ? dis-je en me versant une tasse de café.

– Je voudrais un type comme toi, Dan. Un type fort et très doux. Et puis, tu me referais comme tout à l'heure.

Elle s'assit sur mes genoux, sans se soucier de la tasse que je tenais et qui s'agita dangereusement.

– Tu veux pas, Dan.

Ça, c'était formidable. Je m'amène, je dis à cette fille que je veux coucher avec elle, je ne peux rien faire, mais alors, pas ça, et je l'accroche comme avec du sparadrap. Elles sont cinglées.

– J'ai une femme et un gosse, je te dis.

J'eus un frisson de honte en pensant à Sheila. Sheila que j'avais si cruellement déçue la nuit d'avant. Sheila. En un instant, je me vis, moi avec cette grue et Sheila avec un autre homme, et mon cœur saigna de rage. Toujours comme ça. On est marié, on couche avec des filles sans aucun scrupule. Et se représenter sa femme avec un autre – on tuerait la terre entière.

Il n'y a rien à faire, ça n'a pas de rapport. Un homme ne trompe jamais sa femme.

– Tu es gentille, dis-je. Mais je ne veux pas. Tu mérites mieux qu'un impuissant.

Je m'amusai à caresser un de ses seins et la pointe rosée tendit la soie transparente du déshabillé. Elle eut un geste d'abandon et la moitié de ma tasse de café aboutit à la soucoupe.

– Stop, dis-je. Pas prudent. Allez, lève-toi et grouille-toi de t'habiller. Je t'emmène au cinéma.

– Chouette ! dit-elle. C'est comme si on était fiancés.

– Exactement, approuvai-je.

Sûr que je n'allais pas lui raconter pourquoi je l'emménais au cinéma. Ni à elle ni à personne d'autre. Pas même à moi, j'évitais d'y penser.

XI

Il était deux heures de l'après-midi quand elle eut fini de s'habiller. Ça prend toujours un peu plus de temps qu'on ne croit ; mais ça m'arrangeait d'une certaine façon. Il y aurait plus de monde, au cinéma.

Du reste, j'avais choisi la salle où je voulais l'emmenner. C'était une petite salle, à côté d'un collège de jeunes filles, toujours bien remplie. Évidemment, il restait une chance que mon projet échoue lamentablement, mais, à ce moment, j'avais encore une solution en réserve.

Nous quittâmes son appartement et l'ascenseur nous déposa au rez-de-chaussée. Je la regardais à la dérobée. Malgré sa jeunesse, il y avait quelque chose dans sa façon de marcher et de s'habiller – on ne pouvait pas ne pas s'apercevoir de ce qu'elle était. Une idée me vint. L'idée que moi, j'avais réussi à dissimuler quelque chose de bien plus inavouable. J'avais réussi et je réussirais encore.

Et dans quel but ? pensai-je, me raillant moi-même. Tout ça, mes efforts, mes années de travail chez Nick ? Et me retrouver impuissant. Mais bah !... Maintenant j'étais bien tranquille, ça reviendrait vite.

C'est drôle. Hier, avec Sheila, j'étais effondré. Tout à l'heure, avec cette fille, je m'étais mis en colère. Elle avait eu un mot malheureux aussi. Maintenant, je me sentais calme comme jamais.

Je savais ce que j'allais faire.

Elle marchait à côté de moi. Jolie fille. Les jambes, les seins, la tête. Tout y était.

Il faut savoir choisir ses alibis.

Nous arrivâmes au cinéma et je pris deux places.

Je la suivis le long de l'escalier nickelé au tapis épais, et le jet de la torche électrique du préposé troua l'ombre. Il regarda mes billets.

– Seulement des places séparées, dit-il. Vous changerez.

Ça, ça faisait quinze pour Dan.

Elle s'assit et je m'assis derrière elle, deux rangs plus loin.

Dix minutes après, je me levai sans bruit et fis le tour par le fond ; j'atteignis la sortie de secours et me trouvai dans la rue. Un taxi passait à vide. J'ébauchai un geste.

Non. Pas de taxi. Métro.

Je regardai ma montre. Largement le temps.

Je fonçai vers le métro.

XII

Avant d'entrer dans le bistro crasseux où j'avais rencontré Richard la veille, je regardai sans ostentation à droite et à gauche. Peu de monde. Des Noirs, des mélangés, des Blancs aussi. C'était le no man's land.

J'entrai, délibérément en baissant mon feutre sur mes yeux et j'allai tout droit à l'escalier.

L'homme, derrière le comptoir, leva à peine les yeux en me voyant passer. L'humidité du couloir, âcre, me saisit et je respirai à fond pour m'accoutumer de nouveau.

J'aperçus la porte et j'entrai sans frapper, faisant le moins de bruit possible. Richard dormait, étendu sur le divan sale. Une bouteille vide sur la table. Ni Ann ni Sally. Trop de veine. Mais leur odeur imprégnait la pièce. Je sentis mon corps réagir malgré moi, comme je n'étais pas arrivé à le faire réagir en présence de Sheila et de la poule de chez Nick.

Richard. Il allait me payer ça.

D'un bond je fus sur lui et lui serrai le cou.

Il n'eut pas le temps de crier. Je serrai de toutes mes forces, et je sentis sous mes doigts fléchir l'os hyoïde.

Pas de blagues. Pas de marques. Je te lâchai presque aussitôt et sans lui laisser le temps de reprendre son souffle, je lui couvris la figure d'un des coussins percés du divan.

Et puis j'appuyai. Son corps noueux s'agitait en tous sens et faillit m'échapper. Je me couchai presque sur lui, tentant de le

maîtriser, écrasant ses jambes entre les miennes. Je serrais comme un désespéré, mais son genou m'atteignit douloureusement au bas-ventre. La tête me tourna et j'eus envie de vomir, mais je ne lâchai pas le coussin et je réussis à clouer Richard sur l'étoffe jaunie. Ses mains se crispaient sur mon poignet droit, tentant de soulever le coussin, mais j'avais passé mon bras sous sa nuque et Richard n'échapperait pas à cette pince-là.

Il se débattit pendant cinq bonnes minutes. Mes forces commençaient à m'abandonner et mes yeux me semblaient danser dans leurs orbites. Je sentais la sueur, en gouttes pressées, ruisseler sur ma peau, collant ma chemise à mes muscles contractés.

La main de Richard restait agrippée à mon poignet, mais ses doigts ne me serraient plus. Je me dégageai avec effort.

Plus la peine d'insister.

Sans retirer le coussin de sa figure, je fouillai ses poches prestement. Un carnet sale. Des sous. Des choses innommables. Des tickets du P. M. U. Le carnet. Le reste n'était pas dangereux.

Et puis, se grouiller un peu.

Je soulevai le coussin. Pas beau à voir. J'allai vers la table, pris la bouteille avec précaution dans mon mouchoir, la posai à côté de lui, après avoir répandu le reste de l'alcool sur sa figure et ses vêtements.

Pas beaucoup de chances de prendre, ce truc-là. Mais qui s'inquiéterait de savoir si ce demi-sang trouvé dans le sous-sol d'un bistro mochard de Harlem était réellement mort de congestion ?

Pas les flics, en tout cas.

Je regardai la pièce. Rien de changé. Je remis les vêtements de Richard eu place. J'avais pris soin de ne pas les déranger trop pendant que je le fouillais. J'avais bien fait. Il était dur et froid

comme un bloc de béton. C'est comme ça quand on crève en plein effort.

Je sortis en vitesse. J'eus l'impression qu'une porte s'ouvrait derrière moi. Je me retournai. Rien. Je haussai les épaules et remontai. Je traversai la salle et me retrouvai dehors.

L'heure. Une heure s'était écoulée. Bon. Je rebroussai chemin et entrai dans le métro.

Je regagnai rapidement le cinéma. Personne pour surveiller la sortie de secours. Je poussai la porte marquée « entrée interdite ». Encore un couloir un peu humide. Je me souvins de l'autre couloir.

Je n'avais pas de remords.

Je regardai à travers la vitre foncée de la porte donnant dans la salle. Personne devant.

Je la poussai à son tour. Les voix des acteurs m'enveloppèrent brusquement et je sursautai. La torche du pla-
ceur me frappa. Il s'approcha rapidement.

Trop bête. Mais tant pis. J'avais mon excuse.

– Qu'est-ce que vous faites ?

Je lui tendis mon billet.

– Les lavabos ?

– Pas par là, Monsieur, dit-il en regardant mon ticket déchiré qu'il me rendit aussitôt. Ici.

– Merci, dis-je.

Deux minutes plus tard, j'étais de retour à ma place. Elle était occupée, mais celle de devant était vide. Je la pris et tapai sur l'épaule de ma compagne.

– Hello ! dis-je.

Elle me saisit la main, comme si j'avais été un fantôme et poussa un léger cri.

– Dan ! murmura-t-elle. Tu m'as fait peur !

Elle me lâcha presque aussitôt et se perdit dans la contemplation de l'écran.

De mieux en mieux.

Mais je n'aimais pas qu'elle m'ait serré le poignet à l'endroit exact où Richard me serrait une heure plus tôt.

Ah ! tant pis.

Autant ne pas penser à ces choses-là.

XIII

Les choses se passèrent comme je l'avais prévu.

Il y eut, dans les journaux du lendemain, un entrefilet de quelques lignes – et puis, plus rien.

De nouveau, je me retrouvai à côté de Sheïla. Elle venait de s'endormir. Et moi, de constater que mon état ne s'améliorait pas.

Rien à faire chez Nick non plus, ce tantôt. Je n'avais pas même essayé.

Je tentai de me ressaisir, de trouver une explication.

Mais ça m'avait l'air au-dessus de mes forces.

Pourquoi est-ce que je ne pouvais pas y arriver avec ces filles ? Avec ma femme ? La phrase de la veille résonna dans mes oreilles.

« Ou une négresse. Il paraît qu'elles sont... »

Était-ce donc parce que le contact de ces deux Noires avait fait resurgir, au plus profond de moi-même, le sentiment que j'étais noir ? Sentiment entraînant avec lui toutes les terreurs ancestrales – la peur du Nègre vis-à-vis des femmes blanches...

C'est ça qu'ils appelaient des complexes. Ça pouvait être ça. Mais je n'avais, pas plus que la veille, la sensation d'être un Noir. Je me sentais aussi blanc que toujours.

Alors ? Il n'y a pas de complexes instinctifs ? Ou, peut-être, y en a-t-il ?

Je cherchais. Je cherchais – et mes mains couraient sur mon corps, et rencontraient la preuve de mon incapacité.

Mais je cherchais volontairement dans la mauvaise direction. Car, au fond, je savais ce que je voulais, et je finis par me l'avouer. J'avais essayé avec Sheïla sans résultat. Avec une autre Blanche sans résultat.

Il me fallait maintenant une Noire. Voilà. Je me jetterais à l'eau. Je devais voir.

Comme la veille je me levai furtivement, sans bruit.

Il pouvait être trois heures du matin. Je trouverais des boîtes de nuit ouvertes autant que je voudrais.

Et je trouverais des métisses.

J'en voulais une bien foncée. Une qui transpire. Et bien grasse.

Je m'habillai rapidement et je refermai la porte derrière moi. Je comptais revenir avant le sommeil de Sheïla.

Je marchai pendant trois blocks avant de trouver un taxi. Je lui lançai une adresse quelconque, du côté de Harlem. Ce n'est pas tellement facile, pour un Blanc, de se procurer là-haut ce que je cherchais. Mais je n'étais pas bouncer depuis cinq ans pour rien et je connaissais les endroits.

Pas si rares que ça, les Blancs qui veulent changer de peau.

XIV

L'endroit ne payait pas de mine. Un bar miteux, comme beaucoup d'autres. J'entrai. À l'intérieur, peu de monde. Trois ou quatre femmes, cinq ou six hommes, et le barman, avec une veste dégueulasse.

Je commandai un highball. Le barman me servit. Pendant qu'il se penchait vers moi pour me rendre la monnaie, je murmurai :

– Pas de filles libres ?

Il me regarda, soupçonneux.

– Je viens de la part de Ikey le Lion, dis-je.

– Ça va, dit-il rassuré.

La figure noire se détendit. Il se pencha, remua des bouteilles, et se releva. Il me tendit une carte de visite plutôt amochée.

– À deux blocks d'ici, précisa-t-il. Dites que c'est Jack qui vous envoie.

– Merci, lançai-je.

Je lui laissai un fort pourboire, et je sortis. Deux blocks. Cinq minutes. J'entrai. C'était un immeuble d'assez bonne apparence. Le hall était faiblement éclairé et le préposé dormait derrière le standard. Je montai six étages. Je sonnai deux coups, comme l'indiquait la note au crayon sur la carte que m'avait donné le barman. Une femme d'une trentaine d'années, bien habillée, avec trop de bijoux, vint m'ouvrir. Bien malin qui au-

rait pu dire si elle était mulâtresse ou simplement mexicaine. Moi, j'étais assez malin pour ça.

– Entrez, dit-elle lorsque je lui tendis la carte en prononçant le nom de Jack.

Elle ferma la porte et laissa retomber une tenture. Je la suivis. Elle ouvrit une autre porte, souleva une autre tenture. La pièce où je me trouvais maintenant n'était pas trop mal meublée.

Je m'assis dans un fauteuil de cuir.

– Vous voulez une femme très foncée ? me demanda-t-elle.

– Assez, dis-je.

J'étais un peu gêné par son regard.

– Pas trop maigre ? ajouta-t-elle.

Elle avait un léger sourire.

– On peut choisir ? demandai-je.

– Sûr, répondit-elle. Je vous en envoie deux.

Elle disparut par une autre porte et j'attendis. Mon cœur battait un peu plus vite que la normale.

Elle revint presque aussitôt, poussant devant elle une forte fille d'un noir profond et une jeune métisse plus claire, aux traits parfaitement réguliers, mince et longue. La première pouvait avoir vingt-cinq ans. La seconde n'en portait certainement pas plus de seize.

– Voici Rosie, me dit la patronne. Et voilà Jo, ajouta-t-elle en posant la main droite sur l'épaule de la plus jeune.

La robe de Rosie était largement échancrée, et sa peau noire luisait dans la demi-obscurité de la pièce. Elle souriait de

sa bouche épaisse aux lèvres fardées. L'autre m'observait immobile.

La patronne vit mon hésitation.

– Vous pouvez avoir les deux..., me dit-elle.

Je tirai mon portefeuille. Elle s'approcha de moi. Je la payai.

– Rosie, conduisez Monsieur.

Je les suivis dans une troisième pièce, complètement vide, à l'exception d'un lit profond dans un angle, et d'un lavabo, logé dans une sorte d'alcôve, avec une tenture.

Un tapis foncé couvrait le sol.

Il faisait très sombre dans la pièce, éclairée par une petite lampe rose.

Rosie s'était déjà déshabillée et s'étendait sur le lit. Pris d'un soupçon, je regardai Jo. Convaincu, je me mis à rire.

– Tu peux t'en aller, dis-je. Je n'aime pas les garçons.

Il sourit, pas gêné du tout. Rosie se mit à rire aussi.

– Ta patronne m'a eu, ajoutai-je.

– Laissez-le rester, dit Rosie.

Je retirai ma veste. Jo ouvrit sa robe et la laissa tomber à ses pieds. Il resta là, complètement nu et parfaitement indécent.

– Laissez-le rester, répéta Rosie avec un gloussement, vous ne le regretterez pas.

– J'aime pas ces trucs-là, dis-je.

– Déjà essayé ? demanda Jo froidement.

J'étais soufflé.

– Pas question que j'essaye, dis-je.

– Venez, dit Rosie. Vous occupez pas. Vous savez, je sais faire l'amour à la française...

– Moi aussi, dis-je.

Je retirai tout ce qui me restait. Je n'avais plus aucune raison d'être inquiet sur mes capacités. Mais, réellement, je ne voulais pas de ce garçon dans la pièce. Ou alors... encore une autre solution.

Je voyais, maintenant, que j'avais eu tort de m'inquiéter. Au fond, je m'en doutais bien un peu. Que j'aie besoin d'une Noire pour redevenir un homme, très bien. Mais je désirais, maintenant, jouer franc jeu avec moi-même.

Ne pas coucher avec Rosie. Je connaissais le résultat.

Sans aucun doute, si je me bornais à la regarder, à les regarder tous les deux, je serais capable de me défendre avec Sheïla. Et Sheïla m'était indispensable. Pas la peine de finasser là-dessus.

Rosie m'attendait. Je gagnai le lit et m'assis au bord.

– Amène-toi, dis-je à Jo.

Il s'approcha rapidement. Je regardai Rosie.

Elle attendait, impatiente.

– Vas-y, Jo, dis-je. Je vous regarde.

– Venez aussi, dit Rosie excitée.

– Je vous regarde, répétais-je.

Sans aucune gêne, le jeune garçon s'approcha de la fille dont les reins arqués s'offraient. Doucement, fermement, il la

prit devant moi. Il semblait s'agir d'un rite inexorable. Les jambes de Rosie se tendirent. J'étais plus ou moins fasciné. Je sentais l'odeur de la femme et je suivais des yeux le jeu des muscles du jeune homme. Au bout d'un instant, Rosie le repoussa. Il resta couché à côté d'elle. Il me regardait.

– Viens, dit Rosie. En même temps.

– Non, dis-je.

Sans pudeur, elle caressait Jo.

– Pourquoi ? dit-elle. Je ne suis pas malade. Jo non plus.

– Ce n'est pas ça, dis-je. Je voulais vérifier quelque chose. J'ai vérifié. Ça me suffit.

D'un bond, elle s'agenouilla et tenta de me saisir. Je sentis en un éclair le contact chaud et enveloppant de sa bouche avide, mais je saisis sa tignasse frisée et je me dégageai. Je me levai ; j'avais du mal à résister. C'était comme une sorte d'éblouissement. Je désirais tellement cette fille que tout mon corps était douloureux. Et Rosie, visiblement, avait besoin de moi comme j'avais besoin d'elle.

Elle se jeta sur Jo avec violence et je n'entendis plus que leurs souffles précipités et le léger bruit de leurs corps enlacés.

Je marchai jusqu'à l'alcôve où se trouvait le lavabo. Je me penchai et tournai le robinet au-dessus de ma tête. Je restai sous le jet plusieurs minutes, haletant et désespéré. Un peu plus calme, je revins dans la pièce et me rhabillai lentement.

Ni Jo ni Rosie ne faisaient plus attention à moi. J'ouvris la porte et je sortis.

Dans la rue, je respirai. Je regardai ma montre. Il était plus de cinq heures du matin.

Je me dirigeai vers ma demeure.

XV

Sheïla dormait toujours dans la même position. Visible-ment, elle n'avait pas bougé depuis mon départ.

Je m'insinuai près d'elle et la possédai avant qu'elle ait eu le temps de se réveiller. Elle n'ouvrit pas les yeux, mais elle attachas ses mains derrière ma nuque et se prêta à mes caresses, allant au-devant d'elles avec impatience.

Puis, elle se dégagea, calmée et lasse, un léger sourire aux lèvres. Je restai tout contre elle, avec un sentiment de gêne, car je n'aurais pas pu recommencer.

– Dan... dit-elle d'une voix endormie.

– Oui, répondis-je. Pardonne-moi pour hier soir et ce soir.

– Dan, tu pensais vraiment à tes ennuis ?

– Je te le jure, dis-je. Je crois que j'ai trouvé une solution.

– C'est drôle..., murmura-t-elle. C'est drôle que ça te fasse cet effet-là.

Effectivement, c'était drôle... Moi, je ne l'aurais pas cru.

– C'est un peu de surmenage, dis-je. C'est passé maintenant.

Je repensai à Rosie et Jo, là-bas sur le grand lit, et retrouvai quelques forces. Mais Sheïla dormait presque.

– Non... Dan... Je t'en prie... Je suis morte.

– Pourquoi ? m'étonnai-je. Après si peu de chose ?

Elle se cacha la figure dans ses bras.

– Dan... tu me pardonneras.

– Quoi ? dis-je.

– Je suis si fatiguée... Dan. Je... Je ne sais pas comment te dire...

– Tu as trouvé un autre homme ? dis-je d'une voix sèche et brève.

Elle ouvrit les yeux pour de bon.

– Tu ne le penses pas, Dan ? Oh non, pas ça... Je... Je n'ose pas te le dire, Dan.

– Je ne me soucie pas de ce que ça peut être, dis-je, du moment qu'il ne s'agit pas d'un autre type...

– Ce n'était pas un autre type, Dan... C'était... oh... Dan, c'était moi... toute seule...

Je me mis à rire, un peu vexé.

– Oh, si ce n'est que ça... dis-je.

– Tu es fâché, Dan ?

– Mais non, assurai-je. Après tout, c'était de ma faute.

– Tu es fâché. Tu m'en veux...

Elle cacha sa tête sous mon aisselle.

– Oh, Dan, il ne faut pas me laisser comme ça. J'ai besoin de toi, Dan. J'ai besoin de ça.

– Tu n'en as pas tellement besoin, dis-je, d'un ton légèrement mécontent.

– Si, Dan. Toute seule, tu sais, c’est pas drôle du tout. C’est fatigant et pas agréable. Dan, si tu me laissais une semaine je crois qu’il faudrait que je prenne des drogues pour me calmer, ou, alors, je serais forcée de coucher avec un autre.

– C’est charmant, dis-je.

Je me mis à rire. Joli résultat, en vérité. J’avais tué Richard à cause de cette soirée-là. Et pour peu que je tombe malade – pour peu que je sois forcé de quitter New York –, Sheïla me laisserait à son tour. Pour peu que l’on vienne à découvrir quelque chose – sans doute on ne découvrirait rien – mais ce type qui m’avait emmené chez Richard la première fois. Et Ann et Sally. Et le patron du bistrot...

Bizarre, la mentalité d’un criminel, pensai-je brusquement. On s’imagine que le remords vous hante. Que l’on est harcelé par des visions atroces.

Tu parles. On a toutes les peines du monde à se forcer à réfléchir aux conséquences de ce qu’on a fait.

Vraiment, tout ça me laissait complètement froid, maintenant.

La seule chose qui comptait, c’était ce que venait de me dire Sheïla.

Alors, que je m’éloigne deux jours, et... Mais qu’est-ce qui me faisait rester avec elle ? Pourquoi ne pouvais-je m’éloigner d’elle sans éprouver ce sentiment de vide ? Ce besoin de la retrouver. De la savoir à moi. Même sans la voir, de savoir que je pouvais la voir si je voulais.

C’est ça, l’amour ?

C’est pas drôle.

Il n’y a sans doute rien à y faire.

Aboutir à cela. Une femme que, physiquement, j'avais du mal à désirer... cela venait de m'être prouvé d'une façon trop éclatante pour que je reste aveugle sur ce point. Une femme qui ne pouvait se passer d'homme ; au point de me remplacer dans les deux jours, si j'avais l'imprudence de lui manquer deux jours.

Et je compris que c'était ça quand même. Que c'est ça qui vous fait souffrir.

Je n'avais qu'à me représenter Sheila avec un autre. Ou toute seule. Bon. Tant pis.

Il y a encore des négresses. Il n'y a plus de Richard.

Le Seigneur a permis, Richard, que je sois débarrassé de toi. Je garde Sheila et je t'emmerde.

Bonsoir, Dan.

XVI

Je sortis de chez Nick un instant pour faire une course. Des crieurs de journaux vendaient une édition spéciale.

Je lus sans comprendre les titres de la première page :
« Un Nègre passe la ligne pour tuer son frère – La maîtresse de la victime l'accuse – La police recherche Dan. »

XVII

Ann referma vivement la porte de la cabine téléphonique et se retrouva dans la rue. Elle sentait ses jambes se dérober sous elle. Et elle dut dissimuler le tremblement de ses mains pour ne pas attirer l'attention.

Elle descendit la rue à pas pressés et tourna dans la rue à gauche. Encore un block et elle aperçut le café où Sheila venait de lui donner rendez-vous.

Elle entra, s'assit ; c'était un endroit où elle pouvait se le permettre sans trop attirer l'attention.

Elle entendit les vendeurs de journaux crier l'édition spéciale. Les journalistes n'avaient pas perdu leur temps. La police non plus.

La porte s'ouvrit et une femme blonde, jolie, apparut. Elle portait le chapeau de feutre bleu qu'elle avait mentionné au téléphone. Elle regarda rapidement autour d'elle et s'approcha d'Ann.

– Vous êtes Madame Parker ? dit Ann.

– Oui, dit Sheila.

– J'avais certaines choses à vous dire. Pouvons-nous rester ici ?

– Pourquoi pas ? dit Sheila brièvement.

– C'est difficile à dire.

Sheïla la regarda et prit son sac à main. La figure de la jeune mulâtresse prit une teinte plus sombre.

– Je ne veux pas d’argent. C’était seulement pour Richard.

– Richard. Ah, oui. Cette histoire stupide. Le soi-disant frère de Dan.

– Ce n’est pas une histoire, dit Ann. Allez-vous-en de chez vous avant qu’il ne soit trop tard. Et ne vous montrez pas. Dan vous tuera aussi.

– Vous dites des sottises, murmura Sheïla.

– J’ai vu Dan tuer son frère, dit Ann. Dan a du sang noir. Il est noir. Il avait peur que Richard vienne vous le dire. Il tenait trop à vous. Il a tué Richard pour ne plus avoir peur. Mais je l’ai vu sortir de la pièce. Richard était mon homme à moi.

Elle parlait d’une voix hachée et morne, et Sheïla la regardait les yeux agrandis par l’horreur et l’incrédulité.

– C’est idiot, dit-elle. Il s’agit d’un autre. Dan n’est pas noir.

– Si, dit Ann. Il a un quart de sang noir. Un quart au moins.

– C’est idiot, répéta Sheïla, ça se verrait.

– Vous savez bien que ça ne se voit pas, dit Ann.

– Mais Dan ne peut avoir tué un homme, dit Sheïla. Encore moins son frère...

– C’est son métier d’assommer les gens, dit Ann amèrement. Ça n’a rien dû lui faire. Et mon homme est mort. Mais je le vengerai.

Elle se leva. Elle était au dernier degré de la surexcitation.

– Vous me racontez des histoires, dit Sheila. Ça ne tient pas debout.

– Achetez le journal, dit Ann. C'est dedans. La police a déjà fait des vérifications.

– On a arrêté Dan ? dit Sheila soudain blême.

– On doit être en train de le faire.

– Pourquoi ne l'ont-ils pas arrêté avant d'imprimer ça dans les journaux ?

– Le patron de l'endroit où il travaille a dû payer les flics, dit Ann. Ils n'aiment pas beaucoup ces scandales-là. Ils doivent attendre qu'il sorte.

XVIII

Dan tendit vivement une pièce de cinq cents au vendeur de journaux et lui arracha la feuille. Il y avait la photo d'Ann et l'histoire. Pas de photos de lui. Une veine.

Il regarda à droite. À gauche. Des passants, l'air inoffensif. Un taxi passa lentement. Il le laissa arriver à sa hauteur, puis fit un signe rapide et, en quelques secondes, fut à l'intérieur. Par la glace arrière, il vit deux hommes se détacher du trottoir et regarder dans sa direction. Il pressa le chauffeur.

– Plus vite.

– Où ça ? fit le chauffeur.

– Tourne là.

L'homme obéit et le moteur ronfla.

– La prochaine à droite, dit Dan.

Il fouilla dans sa poche et en tira deux billets d'un dollar.

– Vas-y. Tu ralentiras au tournant.

L'homme obéit. Dan ouvrit la portière.

– Continue tout droit et fonce.

Il sauta sur le trottoir. Il y avait, juste en face, une station de métro. Il traversa la rue et s'y engouffra.

Une voiture de la police prit le tournant dans un long gémississement de freins.

Dan haussa les épaules. Il ressortit sans hâte et s'éloigna dans la direction opposée.

L'astuce, c'était de ne pas se cacher trop bien.

Et il ne fallait pas s'éloigner de Sheila.

Il réfléchit en marchant.

La fille chez qui il avait été la veille. Elle lui avait fait du café. Elle avait accepté sa présence sans rien lui demander. Elle ne le laisserait pas tomber.

D'habitude, elle venait chez Nick vers dix heures du soir.

Il changea de direction. Le plus simple était de s'y rendre tout droit. Elle serait peut-être là.

Il marchait rapidement, croisant des visages indifférents, perdu dans la foule, tentant de fixer sa réflexion sur le problème essentiel.

Échapper aux flics.

Mais le meilleur moyen de leur échapper était sans doute de ne pas se soucier d'eux plus que s'ils n'existaient pas.

XIX

Muriel retirait ses gants dans l'entrée. Elle sursauta en entendant le bref coup de sonnette. Elle pivota sur ses talons et revint à la porte. Elle décrocha la chaîne de sûreté et tourna le bouton.

D'un geste rapide et furtif, Dan se faufila à l'intérieur et repoussa le panneau laqué.

– Bonjour, dit-il. Tu as mis longtemps à rentrer.

– Tu m'attendais ? dit-elle étonnée.

– J'étais en bas, murmura Dan. Depuis cinq heures et demie.

– Écoute, est-ce que tu t'imagines que je passe mes journées chez moi à ne rien faire ?

Elle avait l'air en colère.

– Il faut que je reste chez toi, dit Dan froidement.

– Mais tu es fou, Dan... Il... Il vient des tas de gens chez moi. Je ne peux pas te garder.

– Tu m'aurais bien gardé hier.

Elle répondit brutale :

– Pour ce que tu en as profité...

– Tu en as bien profité, toi, dit-il en s'approchant et en lui saisissant un bras.

Elle pâlit.

– Ne me serre pas comme ça, espèce de brute ! Est-ce que tu te rends compte...

Elle se débattait et se dégagea d'une torsion. Les larmes lui venaient aux yeux.

– Oh, Dan... Tu ne te rends pas compte de ta force...

Il laissa retomber ses bras et baissa la tête.

– Écoute-moi, Muriel. La police me recherche.

– Qu'est-ce que tu as fait ?

– Tué un type. Mon frère. Lis le journal.

La mâchoire inférieure de Muriel retomba.

– C'est toi ?

Il hocha la tête, silencieusement.

– Écoute, Muriel, reprit-il soudain, ça, ça n'a pas d'importance. Il faut que je reste chez toi. Je ne peux pas m'éloigner de ce quartier.

– À cause de quoi ?

– Ma femme. Il faut que je reste dans ce quartier.

Elle haussa les épaules.

– Tu me vois d'ici avec les flics sur le dos. Écoute, Dan, tu es bien gentil, mais tu vas t'en aller d'ici et tu me diras si tu veux que je te...

Elle s'interrompit un instant, puis reprit :

– File. Allez. Dépêche-toi. Je ne veux pas de flics chez moi. Je sais ce que c'est que la tôle.

Il la regarda sans comprendre.

– Muriel... Il faut que je reste... Ma femme va partir...

– Fous-lui la paix à ta femme. Tu lui as déjà dit que tu étais noir ?

La figure de Dan se durcit. Il respirait avec effort.

– Répète pas ça, dit-il. Je ne te conseille pas...

Muriel recula. Dan restait immobile, tendu.

D'un bond, elle gagna la porte de sa chambre et la referma. Il se rua en avant, mais la clé tournait déjà dans la serrure.

La porte craqua. De l'autre côté, il entendit la fille remuer des meubles. Il y eut un choc sur la porte, puis une détonation, et un trou minuscule apparut dans le panneau dont un éclat de bois se détacha.

Dan s'arrêta. Il regarda la blessure du bois. La voix de Muriel retentit de l'autre côté.

– File. File, ou je téléphone à la police.

Il l'entendit décrocher l'appareil.

Lentement, sans se retourner, il recula. Ses mains rencontrèrent le bouton de la porte. Il se retrouva sur le palier. Ses lèvres remuaient et prononçaient des paroles confuses et indistinctes.

– Sheïla... dit-il enfin.

Il faillit appeler l'ascenseur, mais se ravisa et descendit l'escalier. Il continuait à se parler à lui-même.

– Il faut que je la voie. Il faut que je sache.

Il descendit l'escalier. Sa démarche s'assurait à mesure qu'il se rapprochait de la rue. Il constata d'un regard rapide que personne ne l'attendait dehors et sortit sans se faire remarquer.

Il fit quelques mètres et fouilla dans ses poches. En comptant l'argent qu'il avait dans ses poches, il lui restait à peu près trente-deux dollars. Autant dire rien.

Il rebroussa chemin, délibérément et pénétra de nouveau dans l'immeuble qu'il venait de quitter. La rampe de l'escalier fléchissait sous la traction de ses doigts crispés. La porte était encore ouverte. Muriel n'avait pas osé bouger.

Il entra sans faire aucun bruit, puis ferma violemment la porte. Il s'approcha de l'autre porte en retenant sa respiration.

Il attendit.

XX

Sheïla marchait comme une somnambule. Elle vit un marchand de journaux et s'aperçut, en fouillant dans son sac pour trouver une pièce de cinq cents, qu'elle ne l'avait pas refermé.

Elle regarda la feuille, encore gluante d'encre fraîche, avec une espèce d'effroi. Il y avait la photo de cette fille qu'elle venait de voir, et le récit de l'assassinat, avec tous les détails que les reporters peuvent dénicher, quand ils veulent s'en donner la peine.

Elle décida de ne pas rentrer chez elle. On devait l'attendre.

Elle se retourna. Le type qui lisait son journal en marchant s'arrêta.

Elle alla vers lui.

– Vous êtes de la police, dit-elle.

L'homme ne dit pas non. Il eut un sourire, plongea la main dans sa poche et montra sa plaque.

– Lieutenant Cooper, dit-il. Je ne me donnais pas de mal, dit-il, comme pour s'excuser.

Il paraissait vaguement confus d'avoir été repéré si vite. Il était jeune, pas désagréable.

– Vous n'aviez pas l'air de vouloir filer, ajouta-t-il. C'est la routine habituelle. On a suivi la négresse.

– Il y a des flics chez moi ? demanda Sheïla. Écoutez, ne dites pas non. Je ne veux pas de ça. Je ne veux pas rentrer. Je n'ai pas du tout l'intention de filer, et je me...

Elle hésita.

– ... je me fiche pas mal de ce qui peut arriver à Dan, reprit-elle avec décision. Je veux téléphoner chez moi. Je peux ?

Elle lui fit un sourire. Elle était jolie mais assez vulgaire. Les hanches un peu larges, blonde évidemment.

– Sûr, dit l'homme, si je vous accompagne.

Celui-là ne serait pas trop dur à manœuvrer.

Il l'accompagna jusqu'à la cabine la plus proche et resta dehors, assez loin pour ne pas entendre ce qu'elle allait dire. Elle sourit, haussa les épaules. Elle entrebâilla la porte.

– Amenez-vous, dit-elle, je n'ai rien à cacher. Compris ? Si quelqu'un s'est fait rouler dans cette histoire, ce n'est pas vous, hein, c'est bien moi.

Il resta près de la porte, l'air un peu embarrassé.

– Je vais simplement dire à la garde d'emmener le bébé chez ma mère, dit-elle. Je vous suivrai ensuite à la police, je suppose, et je désirerais un avocat. Je pense que l'on pourra m'en indiquer un. Je ne tiens pas à rester mariée à un criminel.

Cooper acquiesça.

– Laissez-moi donner le coup de fil, dit-il. Ils sont chez vous. Comme ça, ils laisseront sortir la garde. Je vais leur dire de ne rien démolir et de ne rien emporter, ajouta-t-il. Ça sera plus sûr.

Elle lui céda la place et lui donna le numéro.

– Je vous remercie, dit-elle d'un ton qu'elle s'efforça de rendre pénétré.

Il rougit parce qu'elle le regardait en plein dans les yeux. Elle était bien habillée et pas comme toutes ces putains qu'il ramassait d'habitude. Et son mari, un meurtrier, était un noir. Drôle de femme. Était-ce à cause d'elle ? Il obtint la communication et régla l'affaire en quelques mots.

– Est-ce que... demanda-t-il timidement.

– Est-ce que quoi ?

– Votre mari avait-il un passé criminel ? Est-ce que vous savez quelque chose sur ce qu'il a pu faire d'illégal avant de tuer son frère ?

– Non, dit Sheila. Pourquoi ?

– C'est qu'il peut s'en tirer avec un bon avocat, dit Cooper. Il y a seulement la déposition de la femme et du barman. Ce serait assez en soi pour le mener à la chaise... mais, si la victime essayait de le faire chanter... Voyez-vous quelque chose nous ennuie, là-dedans, c'est que votre mari a vraiment tout d'un Blanc.

– Alors ? dit Sheila.

– Alors, c'est un cas embêtant, dit Cooper. En fait, on ne sait jamais ce qu'un bon avocat peut trouver. Je ne sais pas... moi... que sa mère ait trompé son père, et qu'il soit vraiment Blanc. Les gens n'ont que trop tendance à croire que des Noirs peuvent passer la ligne. Il faut les rassurer. Je veux dire qu'ici, à New York, ça ne se présente pas de la même façon, la discrimination est moins forte mais ça va faire un raffut terrible dans le Sud.

– Je vois, dit Sheila.

– Alors, si vous saviez quelque chose pour quoi on puisse le faire condamner, quelque chose d'autre...

– Vous vous rendez compte de ce que vous me demandez ? dit Sheïla.

– Vous disiez, tout à l'heure, que vous vous fichiez pas mal de ce qui pouvait lui arriver, dit Cooper.

– Bien sûr... murmura Sheïla, mais, tout de même, j'ai vécu cinq ans avec lui. Nous avons un enfant.

Elle se rendit compte brusquement de ce qui arrivait et regarda Cooper avec stupeur.

– Dites... dit-elle. On va l'arrêter et le juger, et le tuer ?

– Je ne sais pas, dit Cooper embarrassé.

– Seigneur ! dit Sheïla. Seigneur tout-puissant !

XXI

Muriel écoutait, inquiète. Elle n'avait pas téléphoné à la police ; elle s'était bornée à secouer le récepteur sur l'appareil. Elle regardait avec inquiétude le petit revolver dont elle venait de se servir. Même avec ça dans les mains, elle ne se sentait pas très rassurée.

Elle entendit la porte claquer violemment, puis, plus rien. Dan devait avoir filé. Rien à faire pour lui ici. Drôle de penser qu'il allait tuer son frère lorsqu'elle se laissait caresser par lui la veille. Elle évita de se rappeler ce qu'il lui faisait précisément à ce moment-là. Elle ne pouvait plus dire si c'était agréable ou désagréable.

Dan devait être parti. Elle aurait voulu s'en assurer.

Elle décrocha le récepteur, le raccrocha silencieusement et composa le numéro de la police. Puis, elle parla comme si quelqu'un lui répondait. Elle donna l'adresse et les détails. Elle dit « Merci » et secoua de nouveau le téléphone.

La porte craqua et s'ouvrit d'un seul coup. La table et les deux chaises empilées devant s'écroulèrent, dérisoires. Muriel n'eut pas le temps de braquer le revolver sur Dan. Il l'écrasait déjà de son poids, lui nouant les lèvres d'une main dure et froide. Elle ferma les yeux et se laissa aller.

– Tais-toi, murmura-t-il d'un ton neutre. Tais-toi ou je t'étrangle. Je vais retirer ma main de ta bouche et si tu fais le moindre geste, je t'étrangle. Ça ne prendra pas longtemps, je te garantis.

Elle sentit son étreinte se desserrer. Les lèvres et les dents lui faisaient mal, et l'autre main de Dan devait avoir laissé une marque bleue sur son cou. Elle n'avait plus très peur. Peut-être qu'il voulait la tuer.

– Où est ton argent ? murmura-t-il.

– Je n'en ai pas ici... dit Muriel tout doucement. Presque rien... ajouta-t-elle rapidement en voyant changer l'expression de l'homme.

– Où est ton argent ? répéta-t-il.

– J'ai seulement cinquante dollars, dit-elle.

– Tu me racontes des blagues, dit Dan.

Il parlait de la même voix neutre et impersonnelle.

– Je te jure, Dan...

– Où est ton sac ?

– Ce n'est pas dans mon sac, Dan. J'ai juste dix ou douze dollars dans mon sac.

Elle se mit à pleurer.

– Dan, je n'ai presque pas d'argent. Qu'est-ce que je peux faire ?

– Donne-moi cet argent. Dépêche-toi.

Elle se leva, chancelante et fit un geste pour reprendre le petit revolver. Le poing de Dan se serra et l'atteignit au sein droit. Elle faillit hurler, mais déjà il était debout et sa main lui écrasait les lèvres. Il la lâcha presque aussitôt. Elle sentait le goût de sang dans sa bouche. Des larmes apparurent au coin de ses yeux chargés de fard.

– Dépêche-toi, répéta Dan.

Elle ne bougea pas. Quelque chose l'empêchait d'obéir. Quelque chose qui lui vidait les muscles et la rendait molle et inerte, sans réaction, sans défense.

D'un geste sec, Dan arracha le haut de sa robe et commença à la déshabiller. Elle tenta de retenir ses mains.

– Tu sais où ça fait du bien, une bonne brûlure de cigarette ? dit-il.

– Dan ! Je t'en supplie !...

Il la lâcha.

– Donne-moi cet argent. Je le dirai encore une fois, la dernière.

Vaincue, elle avança jusqu'à la commode et ouvrit le premier tiroir. Dan la suivait des yeux. Elle remuait des choses de soie légère et tendit à Dan une liasse de billets. Il l'empocha sans un mot.

– Tu n'as pas téléphoné à la police, dit-il soudain. Ils seraient déjà là.

– Non.

– Je le savais, dit-il. J'écoutais et tu ne joues pas bien la comédie.

Elle se remit à pleurer.

– Dan... Je... J'aimais tellement mieux hier. J'ai mal. Tu m'as fait mal. J'aurai sûrement quelque chose...

– Combien y a-t-il ? répondit Dan sans bouger.

– Deux cents dollars. C'est tout ce que j'ai, Dan, je t'assure.

Elle se tenait la poitrine et sanglotait.

– Laisse-moi Dan. Va-t'en. Je ne peux rien faire d'autre. Tu as tout mon argent.

– Tu aimais mieux hier... dit Dan.

Il hocha la tête.

– Moi aussi, dit-il. Hier, tu aurais accepté si je t'avais demandé de rester chez toi.

– Si j'étais honnête, dit-il, je recommencerais aujourd'hui comme hier. Je t'en donnerais pour tes deux cents dollars. Mais je n'ai pas envie. Hier, c'était pour voir. Uniquement. Hier, ça ne m'a rien rapporté.

– Tais-toi, Dan. Tu es une brute.

Il secoua la tête. Il avait l'air vaguement étonné.

– Vous dites tous ça. Toi, les clients de Nick, les journaux. Je fais mon travail honnêtement. Ce n'est pas de ma faute si mon frère ne l'a pas fait. Ce n'est pas ma faute si tu ne l'as pas fait. Hier, tu aurais dû te faire payer. Ne pas me laisser croire que je pouvais te demander quelque chose. J'ai besoin de cet argent. Si j'avais pu rester chez toi, savoir ce que faisait Sheila... Tu n'as pas voulu. Je suis forcé de faire ce que je fais. Je recommencerais aussi bien maintenant, si la même chose pouvait arriver deux fois.

Muriel le regardait, effrayée par le ton de sa voix basse et monotone.

– Ils vont me demander comment je suis devenu blanc, poursuivit-il. Ils vont m'interroger. Me taper sur la gueule, me mettre à zéro. Que va faire Sheila, pendant ce temps-là ? Tu comprends bien que je ne peux pas la laisser sans la surveiller...

Il releva les yeux.

– Tu ne dois pas téléphoner à la police quand je serai parti. Tu attendras au moins deux heures.

Elle tenta de soutenir son regard, mais dut détourner la tête.

Muriel le regarda haletante. Il leva la main pour la frapper et elle poussa un cri strident. Le poing noueux de Dan l'atteignit au menton et elle fut littéralement soulevée du sol. Son corps retomba sur le lit avec une légère plainte.

Dan regarda son poing. Une de ses articulations enflait rapidement. Étonné, il regarda Muriel. Elle paraissait dormir. Elle ne bougeait plus et son cou était tordu à un angle si inconfortable que l'on espérait, malgré soi, la voir changer de position.

Il écouta. Rien dehors. Le cri de Muriel n'avait éveillé l'attention de personne.

Il se pencha sur elle, posa sa lourde main sur le mince tissu brillant du soutien-gorge. Elle était morte.

– Je ne voulais pas... murmura Dan. Je voulais seulement que tu te taises, le temps que je m'en aille.

Il regarda le corps inerte. Elle avait été très belle. Très belle, pour une putain.

Il se détourna et avisa le sac à main sur la commode. Douze dollars et de la menue monnaie. Il les prit et sortit en refermant soigneusement les deux portes. Il tourna la clé dans la serrure et la mit dans sa poche.

XXII

– Son cas n'est pas fameux, dit Cooper. Voilà les derniers renseignements que nous avons sur lui. Il a tué une femme, une des prostituées qui fréquentaient l'établissement où il travaillait. Il a emporté son argent et il l'a probablement tuée pour la violer, étant donnée la position du corps et certaines marques relevées sur le cadavre. Les médecins nous fixeront là-dessus. Ensuite, il a pris un taxi vers Brooklyn et, là, on a perdu sa trace. Il y a trois jours qu'on le recherche et on ne sait absolument pas ce qu'il est devenu.

– Je ne peux pas rester indéfiniment à l'hôtel, dit Sheila. Et je ne peux pas supporter l'idée d'avoir à retourner chez moi après ce qui est arrivé. Vous prendrez un autre whisky ?

Il se servit et Sheila alluma une cigarette.

– Je veux vivre, dit-elle. J'aimais beaucoup Dan. Mais celui-là n'est plus le Dan que j'aimais. Je me demande comment il a pu faire ces choses horribles.

– Il a du sang noir, dit Cooper. Tout de même, cela explique bien des choses.

– Encore maintenant je ne peux pas le croire, dit Sheila. Au début, quand on me l'a dit, j'ai été si frappée que je l'ai cru, et ma colère m'a aidé à le croire. Mais, maintenant, quand j'y réfléchis de nouveau, je ne le crois pas.

– Tout de même, dit Cooper. Les documents de l'état civil sont irréfutables.

– Je suis complètement perdue, dit Sheïla. Je ne sais que faire, ni à qui me confier. Et, malgré tout, je pense encore à ce qu’était Dan, avant tout ça.

Cooper fit un geste.

– Laissez tomber, dit-il. Tournez la page. C’est du passé. Vous ne pouvez pas vous accrochez à ça.

– Je sais bien, dit Sheïla. Vous comprenez, c’est comme si nous étions deux à agir.

Elle s’arrêta un instant.

– Cela m’est très pénible, conclut-elle. Moralement et physiquement.

– Le temps y fera quelque chose, dit Cooper.

– Je ne sais pas, dit Sheïla. J’espère.

Il se leva.

– C’était horrible, hier, dit-elle. Je voudrais que toute cette affaire soit finie. Est-ce qu’il faut vraiment qu’il y ait des journalistes ?

– Ça en a l’air, dit Cooper.

Il y eut un long silence, comme s’il hésitait à ajouter quelque chose.

– Puis-je vous sortir un de ces soirs ? demanda-t-il enfin en rougissant.

– C’est trop aimable à vous, dit-elle avec un sourire incertain.

– Non, affirma-t-il sérieusement. Ce sera un grand plaisir pour moi.

Elle soupira.

– C’est drôle... Je ne me figurais pas les policiers comme vous.

– Je prends ça pour un compliment, dit Cooper en rougissant encore. Excusez-moi d’être obligé de partir. Je suis de service.

– Téléphonez-moi, dit-elle.

XXIII

Dan attendait. Depuis trois jours, il ne quittait pas la chambre étroite et sale que le propriétaire de l'hôtel, un mulâtre, lui louait à raison de trente dollars par jour.

C'était encore une des adresses apprises chez Nick – une confidence d'ivrogne. Le lit était bruyant et dur, et il y avait des cancrelats dans l'étroit réduit que le tenancier baptisait toilette.

Des journaux s'entassaient sur le lit, sur la chaise, un peu partout.

Dan attendait le patron. Il épiait attentivement les bruits de la maison, l'œil collé à la vitre de la fenêtre unique d'où il pouvait surveiller la rue.

La sueur coulait sur son front. Son col était sale et sa figure mal rasée avait des ombres aux creux des joues.

XXIV

Il est arrivé à cinq heures seulement. J'ai vu, par la fenêtre, qu'il était seul. Je n'avais pas l'intention de me faire coincer par cette larve dégueulasse. J'ai entendu le bruit qu'il a fait dans l'escalier, et puis, il est entré dans sa chambre au premier.

Je pensais à Sheïla. J'avais besoin de Sheïla.

À quoi penser d'autre ? Je ricanai en me rappelant la nuit où j'étais resté à côté d'elle sans pouvoir rien faire, et à cette seconde nuit où ça avait failli recommencer.

Tout était arrivé à cause de Richard. Toute l'atmosphère de ma vie était bouleversée à cause de lui.

J'entendais le patron et sa femme discuter en dessous de moi. Il parlait, et de temps à autre, elle l'interrompait, plus ou moins violemment. Elle avait une voix grave et épaisse. C'était une métisse comme lui, mais beaucoup plus foncée. Penser à elle, ça me donnait encore plus besoin de Sheïla.

Malgré ma satisfaction d'avoir tué Richard, je devais rester prudent et attendre que tout s'arrête. Je devais me cacher, coûte que coûte, le temps que l'histoire se calme un peu, et puis retrouver Sheïla et partir avec elle pour un autre pays. J'aurais pu m'en aller d'abord, et lui écrire de me rejoindre mais je ne pouvais pas attendre tellement longtemps. Il me restait à peu près quatre-vingt-quinze dollars, mais, demain, je devais quitter l'hôtel. Il fallait que je les récupère d'une façon ou de l'autre.

La porte grinça en dessous et la femme dit quelque chose. Sa voix résonna dans l'escalier. Elle commença à monter à pas pesants.

Elle venait chez moi. Elle ouvrit la porte sans frapper.

– Il y a autre chose dans le journal, dit-elle, me le montrant de loin. Il faut vous en aller.

– Pourquoi n’avez-vous pas prévenu la police ? demandai-je.

Elle me regarda avec une lueur d’inquiétude dans les yeux.

– Vous devez partir, répéta-t-elle. Nous n’avons rien dit parce qu’ils sont tous lancés contre vous comme des chiens. Même si vous êtes un mauvais homme, nous devions le faire pour un de nos frères, mais c’est impossible maintenant.

– Pourquoi ? demandai-je. Vous avez peur que je ne continue ?

– Nous n’avons pas peur, dit-elle, mais il faut vous en aller.

– Je vous ai payés jusqu’à demain.

– Ce n’est pas pareil, dit-elle. Certains assurent que votre frère vous avait menacé, mais la femme que vous avez tuée ne vous menaçait pas, et vous avez emporté son argent après l’avoir tuée et violée.

Je me mis à rire. Tuée et violée. Naturellement, puisque j’étais un Nègre.

– Écoutez, dis-je. Vous savez bien ce que l’on écrit sur les Noirs, dans ce pays. Je ne l’ai pas tuée. Je lui ai donné un coup de poing pour la faire taire.

Elle me regarda avec inquiétude.

– Je suis ici depuis trois jours, dis-je. S’il y avait eu le moindre risque, vous seriez repérés depuis ces trois jours.

– Ils commencent à faire des recherches sérieuses, dit-elle.

Je m'énervais. Elle parlait d'un ton égal, comme si tout ce que je pouvais lui raconter ne comptait pas plus que n'importe quelles paroles.

– Ça va, dis-je. Je m'en irai demain soir, comme convenu. Naturellement, je vous conseille de ne rien essayer.

J'avais dû élever la voix un peu trop, car j'entendis les pas de son mari qui montait à son tour.

– Vous trouvez sans doute que ça n'est pas assez, trente dollars par jour, pour cette chambre dégueulasse ? continuai-je.

– Ce n'est pas la chambre, murmura-t-elle. C'est votre vie et notre liberté que nous risquons. Mon homme ne voulait pas vous garder.

Il entra à ce moment-là. Ses yeux se dérobaient et il resta un pas en arrière de sa femme.

– Montrez-moi ce journal, dis-je.

– Écoutez-moi, dit-il, nous avons fait tout ce que nous avons pu, mon vieux, mais ils commencent à se remuer dans tous les quartiers, et ce n'est pas sûr, non, ce n'est pas sûr du tout. Écoutez, mon vieux, vous devez quitter notre hôtel.

Je m'approchai d'eux. Elle ne bougea pas, mais il recula légèrement.

– Je voudrais voir ce journal, dis-je.

Tout de suite, il me le fallait tout de suite. On devait parler de ma femme dans ce journal. Le patron fit un pas en avant, arracha le journal des mains de sa femme et se rejeta vers la porte.

– Allez-vous-en et vous aurez tous les journaux. Écoutez, mon vieux, je veux bien vous rendre cet argent pour la journée de demain.

Je calculai mon élan. Il n'avait pas encore tâté de mes réflexes. Il essaya de sauter en arrière, mais je le tenais déjà, je le tirai dans la chambre et fermai la porte d'un coup de pied.

– Donne-moi ce journal.

Sa femme ne bougeait pas. Elle me regardait les yeux exorbités, en comprimant sa poitrine haletante de ses deux poings.

– Donne... répétai-je en la regardant.

Elle ramassa le journal et me le tendit. Je le fourrai dans ma poche.

– Prends la corde de ces rideaux.

Elle obéit sans mot dire et arracha le mince lien tressé. L'homme ne bougeait pas. Il était mort de peur. Je fermai le poing gauche sous son nez.

– Regarde, dis-je. Voilà ce qu'ils appellent tuer une femme.

Son menton craqua légèrement et se ramollit dans mes bras. Je n'avais pas tapé fort. Cette fois j'étais sûr. Son cœur battait régulièrement.

– N'aie pas peur, dis-je à la femme.

– Je n'ai pas peur, répondit-elle. J'ai fait ce que je devais.

J'attachai les mains de l'homme et le fourrai sous le lit.

– Je vais m'en aller, dis-je. Le temps de lire ce journal.

J'étais calme et lointain, maintenant, et je le dépliai sans trembler. Il y avait le compte rendu des interrogatoires. Ils me présentaient tous comme un fou dangereux. Sans trop dire que j'étais Noir.

Et puis, on parlait de Sheïla. Elle avait confié ses intérêts à un avocat et elle entamait une procédure de divorce.

Je relus deux fois le passage. Ils ne disaient presque rien d'elle. Il n'y avait même pas sa photo. Quelqu'un empêchait les articles de passer.

Je restai sans doute un long moment à réfléchir. La femme ne bougeait pas. Son mari, sous le lit, restait également immobile.

Elle s'approcha de moi.

– Voulez-vous quelque chose à manger avant de partir ?

Sheïla. Les deux nuits. Ann, Sally, Rosie. Je n'avais pas touché une femme depuis quatre jours. Je revis le corps de Muriel et la combinaison de nylon qu'elle portait.

– Non, dis-je. Je ne pourrais pas.

Elle vit comment je la regardais et elle ne dit rien. Elle restait là. Sa poitrine se soulevait rapidement.

Je la pris sur le lit de fer, sans retirer mes vêtements. Elle ne fit pas un geste pour m'en empêcher. J'étais animé d'un désir étrange et j'eus l'impression qu'un siècle venait de s'écouler lorsqu'elle parut sortir de sa torpeur. Son sexe était doux et brûlant, comme une source torride, et son corps s'agitait lentement tandis que ses mains parcouraient mon corps inquiet et tendu. Puis elle me serra contre elle ; elle semblait vouloir incruster ma chair dans sa chair, et elle gémit comme une bête se plaint, presque sans bruit, et sans comprendre.

XXV

Je restai longtemps étendu à côté d'elle, et elle ne faisait pas un geste pour se dégager. J'avais relevé sa robe très haut et ma main caressait machinalement son ventre dur et nu. Et puis j'ai entendu le type sous le lit ; il commençait à gémir et à s'agiter. Je me suis levé. En remettant un peu d'ordre dans mes vêtements, j'ai regardé si les cordes tenaient toujours. Ça paraissait correct. La femme se redressa à son tour.

– Il faut vous en aller maintenant, dit-elle. Vous devez vous en aller.

– Écoute, dis-je, où veux-tu que j'aïlle ?

– Vous avez trouvé cet endroit, murmura-t-elle. Vous pourrez en trouver un autre...

– Ils me cherchent, dis-je. Ils me cherchent dans toute la ville. Je ne peux pas faire un pas dehors sans risquer d'être reconnu.

– Je ne peux pas vous garder, dit-elle à voix basse.

L'homme remuait plus fort sous le lit. Je m'approchai de lui et l'extirpai de sa retraite.

– Où peut-on le mettre ? demandai-je.

Elle me regarda sans rien dire, mais ce qu'elle lut sur ma figure lui suffit sans doute, car elle fit lentement demi-tour, ouvrit la porte et me précéda dans l'escalier. Nous descendîmes au premier étage. Il ne passa personne. La maison était très silencieuse.

Elle me fit entrer dans une petite pièce puis m'indiqua une seconde porte qu'elle alla ouvrir. C'était une cuisine assez sordide, avec un grand évier et un placard sous l'évier ; il contenait un tas de saloperies, des vieilles brosses, des boîtes de conserves, des chiffons.

Je confectionnai, avec un torchon, une sorte de bâillon, que j'attachai, pas trop serré, et j'étendis rudement le bonhomme sur le tout. Je refermai la porte du placard, après m'être assuré que suffisamment d'air pouvait entrer par les fentes des panneaux.

Je l'entendis remuer dans le placard. Il devait, tant bien que mal, chercher une position plus commode.

La femme, debout dans la cuisine, était revenue à son immobilité.

– Écoute, dis-je. Tu m'entends ?

Elle inclina la tête.

– Tu vas aller là où je te dirai. Tu demanderas si M^{me} Parker y est toujours. Sheila Parker. C'est ma femme.

De nouveau elle inclina la tête en signe d'approbation.

– Tu tâcheras de savoir où elle est, si elle n'y est plus, et où est le bébé.

– C'est votre fils ? dit-elle.

À mon tour, je fis un signe sans rien dire et je sentis ma gorge se serrer.

Il y eut un silence.

– Je m'en irai après, dis-je. Mais... je veux le savoir.

Je lui donnai l'adresse et quelques détails. Elle quitta la pièce sans bruit et je l'entendis refermer l'autre porte. Je regar-

dai autour de moi. Je finis par dénicher un morceau de savon et un rasoir et je fis une toilette sommaire devant une glace trop petite. Dans la glacière, je trouvai des choses à manger.

J'en avais salement besoin.

XXVI

Lorsque la femme est revenue, il faisait tout à fait noir. Je m'étais installé dans sa chambre et, de temps à autre, je me levais pour aller vérifier si mon client ne s'ennuyait pas trop dans son placard.

J'étais presque heureux de la voir arriver et, pourtant, une angoisse terrible me faisait craindre ce qu'elle allait m'apprendre.

Elle entra. J'entendis son pas dans l'autre pièce et elle regarda dans la cuisine, puis elle revint dans la chambre à coucher et ne manifesta aucun étonnement de me voir installé.

– Elle est partie... dit-elle. Elle est à l'hôtel Welcome... Pas très loin. Et l'enfant est chez sa grand-mère. Elle va bien. Elle pense revenir bientôt, dans deux ou trois jours... sans doute. Peut-être avant.

– Tu lui as parlé ? demandai-je.

– Les domestiques de l'hôtel me l'ont dit.

– Comment le savent-ils ?

Elle sourit sans gaieté.

– Ils ont des oreilles. Elle a parlé de ces choses avec un des flics. Cooper, il s'appelle. Il est très empressé autour d'elle. Ils s'amusent tous de lui dans l'hôtel. Il rougit comme une fille. C'est un petit hôtel.

– Est-ce que c'est très surveillé ? demandai-je.

– Il y a quelques flics, dit-elle. Mais pas tellement. C'est surtout dans les journaux que c'est une grosse affaire. En réalité, il y a eu un Nègre et une putain de tués, et ça n'inquiète pas beaucoup la police ni les gens. Cette histoire de l'avoir tuée et violée, ça faisait bien dans les journaux. Ça fera bien à la cour de justice. Mais ça ne passionne personne.

– Pourquoi parles-tu de la cour de justice ? demandai-je brutalement.

– Vous ferez des bêtises à cause de cette femme, dit-elle. Vous aviez le temps de vous éloigner, de vous cacher, mais vous les avez laissés tendre le filet. Maintenant, ils vont attendre que vous veniez vous y jeter.

Je ricanai.

– Ils peuvent toujours espérer me voir devant le juge, dis-je. Ça ne leur fait pas de mal.

Elle commença à se déshabiller sans hâte.

– Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je.

– Je me couche, dit-elle en s'arrêtant. Je pense que vous ne serez pas tranquille si je vais coucher ailleurs. Je n'ai pas l'intention de vous dénoncer. Je ne crois pas que vous soyez dangereux.

Elle passa devant moi et s'étendit sur le lit.

– Tu peux te mettre sous les draps, dis-je. Je n'ai pas envie de recommencer.

Elle ne répondit rien et se glissa sous les draps. J'allai tirer les rideaux et j'allumai. La chambre me dégoûtait tout à coup et l'odeur aussi. Je me retins pour ne pas vomir. Il me fallait de l'alcool.

Je passai dans la seconde pièce, qui leur servait sans doute de bureau, et j'en trouvai dans un placard. Une marque de rhum bon marché.

Il en restait une demi-bouteille. De quoi me faire dormir.

Je fermai la porte qui donnait sur l'escalier et je mis la clé dans ma poche.

J'aurais donné quelque chose pour avoir un bon revolver.

Je revins dans la chambre avec la bouteille. Je m'assis sur une chaise, près de la table, et je bus. C'était mauvais.

Il me restait une chance de voir Sheïla. À son hôtel. Avant qu'elle s'en aille. Je me levai. J'allai vérifier le placard. En revenant, je passai devant la fenêtre et je soulevai le rideau pour regarder au-dehors. Une voiture tournait le coin de la rue et je ne l'entrevis qu'un instant. Une voiture de police.

Je tentai de me rendre compte si quelqu'un en était descendu. Ils seraient devant l'hôtel. Je collai ma figure à la vitre.

J'entendis des coups à la porte d'en bas et la sonnette.

En un instant, j'avais gagné l'escalier. Derrière moi, je fermai la porte à double tour et je mis la clé dans ma poche. Je montai rapidement et j'atteignis le dernier étage du bâtiment en une minute... Dans les combles, je trouvai une lucarne et je sortis sur le toit. Il ne fallait pas perdre un instant. Sans doute espéraient-ils m'avoir dans ma chambre.

En me dépêchant, si je réussissais à m'en sortir, j'aurais le temps de passer chez Sheïla.

Je rampai sur le toit jusqu'à l'immeuble voisin qui surplombait d'au moins quatre étages celui où je me trouvais. J'allais aussi vite que je pouvais, mais la pente était assez forte.

Je me rendis compte d'un certain remue-ménage en dessous de moi, et je serrai les dents pour conserver mon calme. J'avais atteint la cour intérieure de l'hôtel et le bord de la construction voisine.

Rien pour s'accrocher.

Je revins vers la rue. Lentement, sans bruit, j'avançai la tête.

En bas, quatre hommes attendaient. Des policiers. Je reconnus leurs casquettes. Ils ne regardaient pas.

J'avais le choix entre un tuyau de descente et une échelle scellée dans le mur, mais en si mauvais état que je n'osais m'y risquer.

Mais grimper par le tuyau, impossible. J'empoignai le premier barreau de l'échelle en forme d'U. Il était pourri de rouille et céda sous ma main.

J'avais un moyen de m'en tirer. Je profitai de l'espace ainsi libéré et je m'introduisis dans l'U, derrière les barreaux. Je pourrais ainsi monter le dos au mur. Mais j'étais prisonnier dans la cage de barreaux. Je m'élevai aussi rapidement que je le pus.

Ils avaient dû perdre du temps à enfoncer les deux portes, dans l'hôtel.

Le onzième barreau faillit, à son tour, me rester dans la main, et je me retins avec les coudes et les genoux.

Un dernier effort et j'atteignis le couronnement de l'immeuble voisin. Je me retournai sur moi-même et je fis un rétablissement. À ce moment, un choc violent se produisit tout près de moi et des éclats de pierre me criblèrent la main droite.

Je n'attendis pas et je progressai de toute ma vitesse sur le toit. Il était assez fortement en pente, mais je parvins à me tenir

debout. Et je courus – oui, je courus – sur le métal grisâtre. Je ne regardais ni à droite ni à gauche. J'avais les yeux fixés sur le toit suivant. Il fallait que je les sème, que je les sème au plus vite.

L'immeuble d'après était de plain-pied avec celui sur lequel je me trouvais. Je continuai à courir – une course gauche, maladroite, dans laquelle mon corps s'épuisait en torsions épouvantées pour garder son équilibre.

Le quatrième était de deux mètres en contrebas, mais sa pente, encore plus forte, m'arrêta net au bord du vide. Je me retournai et, m'accrochant par les mains, raclant le mur de mes deux pieds, j'atterris lourdement sur le faîte. Je continuai à quatre pattes jusqu'à une cheminée, et, là, j'aperçus une ouverture vitrée d'assez grandes dimensions.

Je me collai au toit comme une sangsue et je gagnai la vitre. Je regardai avidement à l'intérieur.

Personne.

J'enveloppai ma main droite dans l'extrémité de ma manche et je cassai la vitre d'un coup. J'agrandis l'ouverture aussi vite que je pus et me faufilai à l'intérieur.

Il y avait des vêtements dans une armoire. Rapidement, je pris une veste grise, et je laissai ma veste bleue, non sans en avoir vidé les poches. La grise m'allait à peu près. Je changeai également mon chapeau contre un autre et je gagnai la porte. Elle était fermée de l'extérieur. Je tournai le verrou et elle s'ouvrit. Je sortis.

Sur le palier, personne. On entendait une rumeur en bas. Je prêtai l'oreille et je me rendis compte que la moitié des gens était dehors – guettant la chasse à l'homme – à moi.

Je descendis silencieusement. Personne ne fit attention à moi lorsque je me mêlai à la foule, et je m'écartai peu à peu de la masse.

Je tournai dans la rue suivante.

Il y avait des cigarettes dans la veste grise. J'en allumai une à titre de précaution.

Ils en avaient pour toute la nuit à fouiller les maisons.

Largement le temps de faire une petite visite à Sheïla.

Mes reins et mes muscles me faisaient mal, mais je me sentais libre, plus libre que je ne l'avais jamais été.

Je me rappelai le choc mat de la balle à côté de ma main. Je regardai ma main. J'avais une petite écorchure, marquée par un peu de sang séché. Je suçai la blessure minuscule et je pensai soudain qu'il me fallait un revolver.

Il me restait de quoi en acheter un. D'occasion. Chez un prêteur sur gages.

J'en connaissais un, pas loin de chez moi. Pas loin de l'endroit où Sheïla vivait maintenant. Un vieux type, plein d'argent.

J'hésitais quand même à prendre le métro. Mais un taxi, c'était moins risqué.

J'appelai le premier qui passa et lui indiquai l'adresse. La vraie, l'exacte. Pas la peine de se gêner, maintenant. Il faut se gêner quand il y a du danger, pour de vrai. Un grand danger. Un chauffeur de taxi, c'est pas dangereux.

Je descendis, le payai et m'aperçus que la boutique était fermée. Qu'à cela ne tienne. Le vieux vivait dans l'arrière-boutique. Il suffisait d'entrer par l'autre côté.

Je pénétrai dans l'immeuble et sonnai à sa porte. Il accourut au bout d'un instant et entrebâilla le panneau pour regarder dehors. La chaîne était assez longue et je glissai mon pied dans l'ouverture. Je l'attrapai en même temps par le revers de son complet usé, en le menaçant de quelque chose.

– Ouvre, dis-je, ou je te brûle. Vite, je ne te ferai pas de mal.

Ses mains tâtonnèrent pour décrocher la chaîne. J'entendais sa respiration oppressée.

J'entrai.

– Salut, dis-je en le lâchant. Vous me reconnaissez ?

– Mais... euh... murmura-t-il encore épouvanté.

– Oui, c'est Dan, dis-je. Je voulais vous acheter un revolver. Avec des cartouches.

– Vous... vous en avez déjà un, murmura-t-il.

– Pas du tout, dis-je.

Je lui tendis la clé que j'avais braquée sur lui.

– Prenez-là, dis-je. En souvenir. Et grouillez-vous.

Il parut un peu rassuré et je le suivis dans sa boutique.

– Mais... euh... objecta-t-il, ils vont me coffrer si je vous vends un revolver...

– Ça ira tout seul, dis-je. On fera un peu de mise en scène. Allez. En vitesse.

Il ouvrit un tiroir sous son comptoir. Il y avait des armes de divers modèles. J'en pris un gros et je regardai le chargeur. Rien dedans.

– Des cartouches, dis-je.

Il me tendit une petite boîte de cartouches et je garnis le chargeur. Je mis le reste des balles dans ma poche. Le revolver était trop lourd pour que je puisse en faire autant. J'allais le passer dans ma ceinture. Mais je me ravisai. Je le braquai négligemment sur le vieux.

– Tu as peut-être un peu d'argent liquide ? dis-je.

Il ne répondit pas et leva les mains au ciel. Sa bouche s'agitait comme celle d'un lapin.

– Mais non, mais non, dis-je. Baisse les mains. La confiance règne. Tu sais bien que c'est avec mes mains que je tue.

Il obéit et fouilla dans sa poche. Il exhiba un vieux portefeuille gonflé et me le tendit.

– L'argent seulement, dis-je. Pas les papiers.

Il se mit à pleurer. Il y avait beaucoup d'argent.

– La recette de la journée ? observai-je. Le commerce marche. Ils en achètent autant qu'ils en engagent, et tu gagnes des deux côtés.

Je raflai les billets et les fourrai dans ma veste.

– Tu aurais peut-être aussi un petit complet à ma taille ? Quelque chose qui plaise à une dame ?

Sans mot dire, il alla vers le fond du magasin et m'indiqua des vêtements pendus à des crochets. Je pris un complet marron rayé de blanc, pas trop voyant, mais assez différent de ce que je portais.

J'étais debout derrière lui et je lui tapai gentiment sur le crâne avec la crosse du 38. Il resta par terre. Je me changeai sans me presser et je passai dans l'arrière-boutique où je fis un peu de toilette. Je me sentais beaucoup mieux.

Je revins dans le magasin et j'eus un soupir de regret en voyant le téléphone. Ça aurait été si simple de donner un rendez-vous à Sheila à la gare et de s'en aller comme ça avec elle.

Je me rappelai l'article du journal. Procédure de divorce. Il y avait ça. Et puis, il y avait aussi que la ligne de l'hôtel devait être un peu surveillée.

Je soupirai. Le vieux était toujours par terre. Ça me laissait de plus en plus insensible. Depuis deux jours, je les tuais, mais depuis cinq ans, je les assommais, et la différence était bien mince.

D'ailleurs, celui-là n'était pas mort. Il suffisait, pour m'en assurer, de mettre le feu à la boutique. Ça présentait également l'avantage d'attirer l'attention du quartier sur un point un peu différent de l'hôtel où je désirais me rendre. Et puis, ça donnerait de l'exercice aux pompiers et aux flics.

Je trouvai de l'essence. Pourquoi pas. Il y avait de tout là-dedans. J'accumulai tout ce que je pus ramasser comme vieilles cochonneries combustibles au milieu de la pièce. J'entassai des meubles, des vêtements, du papier, du bois, des pneus, n'importe quoi et j'arrosai d'essence.

Je lançai une allumette sur le tout. D'abord, elle parut s'éteindre, et puis, soudain, il y eut un grand « vlouf », et le feu me souffla au visage. Je regagnai vivement l'arrière-boutique et le couloir et je sortis sans bruit. Le feu ronflait et craquait déjà avec rage. Je quittai l'immeuble et je remontai la rue sans me retourner.

J'arrivai devant l'hôtel au moment où les puissantes voitures des pompiers traversaient la rue dans un vacarme infernal. Je me sentis brusquement très las. Et puis ça passa tout de suite. Des gens se montrèrent aux portes et aux fenêtres et les curieux commencèrent à se diriger vers l'incendie. L'alarme avait dû être donnée très vite.

C'était un hôtel de résidence, plutôt qu'un hôtel de voyageurs. Pas très grand. D'aspect confortable. Deux garçons venaient d'apparaître sur le seuil et ils ne firent pas attention à moi. Il y avait un restaurant en bas, et je poussai le tambour vitré. Je sentais le long contact dur de l'automatique sur mon ventre et ma hanche.

Je passai rapidement aux lavabos, et, en remontant l'escalier, j'obliquai vers le couloir qui, de toute évidence, menait dans le hall.

Je connaissais suffisamment la disposition habituelle des bars, bistrotts et autres lieux publics pour ne pas m'y tromper.

Le garçon d'ascenseur bâillait devant sa porte. Je lui tendis un billet de dix dollars.

– Monte-moi chez M^{me} Parker en vitesse et redescends m'acheter des fleurs, lui dis-je. Magne-toi.

Il enfouit prestement la coupure et manœuvra ses portes. Il m'avait à peine regardé.

– La dame blonde ? dit-il pour en être sûr.

– C'est ça, dis-je. La dame blonde. Je suis son cousin.

Il ricana.

XXVII

Le vieux respirait encore, il avait le côté droit du corps affreusement brûlé et ses vêtements carbonisés adhéraient aux chairs sanguinolentes. Sa main droite s'agitait, incohérente, et des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres.

Les deux hommes le soulevèrent avec précaution et, enjambant les fragments noircis, ruisselant d'eau et encore fumants, ils se frayèrent un chemin à travers les gravats.

Le feu ravageait les étages supérieurs de l'immeuble et le ronflement des moteurs luttait avec celui des flammes.

Avec précaution, ils l'installèrent dans l'ambulance. Le vieux agrippa par la manche l'un des deux infirmiers.

– Un agent... murmura-t-il, un agent...

– Mais oui, dit l'infirmier. Du calme. On va arriver tout de suite.

Les yeux aux sourcils noircis s'entrouvrirent brusquement et le fixèrent. L'infirmier détourna la tête pour ne pas voir les paupières rouges, éclatées et saignantes et le rictus douloureux du vieillard.

– Dan... dit-il, Dan Parker... C'est lui... le feu...

L'infirmier sauta sur ses pieds.

– Reste ici, cria-t-il au conducteur de la voiture qui s'apprêtait à démarrer.

Il courut vers un agent ; la foule, pressée derrière le barrage de police, regardait avidement.

– Dites !... lança l’infirmier, il y a du boulot pour vous ! Venez en vitesse.

L’agent le suivit.

– Dan Parker est dans le coup, dit l’infirmier haletant. C’est le vieux qui dit ça. Tout le monde par ici pense qu’il est un peu marteau... mais quand même...

L’agent s’approcha du blessé. Un pan de mur, à quelques mètres, s’écroula dans un fracas terrible.

– Vous dites que c’est Dan Parker ? dit l’agent.

Les yeux du vieux s’étaient refermés. Il fit un vague signe de tête.

– A pris un 38... murmura-t-il. Et un complet... brun rayé... voir une femme... Et mon argent. On me rendra mon argent... C’est Dan Parker... Tout mon argent...

L’agent avait noté avec attention.

– Où allait-il ? demanda-t-il. Vous ne savez pas ?...

– Il m’a frappé... dit le vieux. Ma tête... Mon argent... Un complet brun... Pour voir une femme.

– Quelle femme ? répéta l’agent avec insistance.

La tête du vieux roula de droite et de gauche.

– Écoutez, dit l’infirmier. Il faut l’emmener, sinon il va claquer sur place.

– Je vous rejoins là-bas, dit l’agent.

La lourde ambulance démarra en trombe.

XXVIII

Crane frappa du poing sur la table.

– Il leur a foutu le camp entre les pattes, dit-il. Rien à faire. On ne peut pas en sortir. Ils ont fouillé les trois premiers immeubles de fond en comble. Ils ont presque fini le quatrième, et, naturellement, ils ne le trouveront pas.

Il s'interrompt. La sonnerie du téléphone retentit. Il écoute, répondant par brefs monosyllabes, et raccrocha.

– Ils ont fini, dit-il. Rien trouvé. Sa veste et son chapeau dans une chambre en haut du quatrième immeuble. Il n'a eu qu'à descendre l'escalier. C'est tout de même formidable !...

De nouveau, il donna un terrible coup de poing sur son bureau et des dossiers s'écroulèrent.

– Et qu'est-ce que vous venez me raconter maintenant ? dit-il. Que ce type n'est pas plus noir que vous et moi ?

Cooper hocha la tête, mal à l'aise.

– Je... Ce sont des preuves contre lesquelles nous ne pouvons rien. Il y a eu une confusion.

– Mais je m'en fous, moi ! Pourquoi a-t-on fait une confusion ? De quoi est-ce que nous avons l'air, nous ? Ne pas être foutus de nous apercevoir de ça avant de commencer. Maintenant ça va faire un raffut du tonnerre, encore plus qu'avant et on saute le prochain coup. À quoi ça ressemble ? Les journaux tripotent ce truc-là depuis quatre jours, en long et en large, ils se sont collés sur cette affaire de divorce et de mariage entre

Blancs et Noirs, et voilà ce que vous m'amenez ! Que ce type est Blanc ! Mais enfin, nom de Dieu, pourquoi est-ce qu'il est Blanc, d'abord ?

– Ce n'est pas ma faute, dit Cooper. Je suis le premier à le regretter. Il s'est affolé et on aurait pu éviter le second meurtre et toute cette histoire. En fait, il sauvait sa tête à coup sûr, et, même, un bon avocat l'aurait fait acquitter. Ce type, Richard, était un maître chanteur. Mais Dan se figure lui-même qu'il est un Noir, et, sans le hasard que je vous ai expliqué, personne n'aurait jamais su qu'il est Blanc.

– Sacré nom de Dieu de merde ! rugit Crane.

Il y eut un silence. Le téléphone sonna de nouveau.

– Oui, gueula Crane dans le parleur. Il prêta l'oreille quelques instants.

– Quel endroit ? aboya-t-il. Là ? Près de l'endroit où est la femelle ?

Cooper rougit et regarda ailleurs. Crane reposa le récepteur et se leva.

– Filez ! dit-il. Dan vient de foutre le feu à une boutique de prêteur sur gages, à cinq minutes de l'hôtel où est sa femme. Il a assommé le vieux et il est sorti avec un complet marron à raies blanches. Allez, qu'est-ce que vous attendez ? Prenez le nombre d'agents que vous voudrez.

Cooper se leva et sortit. Crane le suivit jusqu'à la porte.

– Tâchez qu'il ne tue personne de plus, dit Crane. Vaut même mieux tirer un tout petit peu avant.

Cooper le regarda fixement mais baissa les yeux. Crane ricana.

– Vous serez bien plus tranquille.

L'autre réprima un mouvement et s'éloigna le long du couloir. Crane referma sa porte d'un coup de pied et, maugréant, vint se rasseoir à son bureau.

XXIX

Dan s'arrêta sur le seuil, et, derrière lui, la porte de l'ascenseur se referma. Il regarda à droite, à gauche, et, d'un geste machinal, tenta d'aplatir la bosse que faisait, à sa taille, la crosse du pistolet.

Le numéro de Sheïla, la femme de l'hôtel le lui avait donné. C'était la troisième porte. Jetant derrière lui des regards furtifs, doucement, avec d'infinies précautions, il tourna la poignée de la porte et tira le panneau à lui. La porte résista. Il se mit à tirer plus fort et faillit s'affoler, mais comprit soudain qu'elle s'ouvrait dans l'autre sens. Il entra.

La pièce avait un ameublement quelconque. De longs rideaux aux fenêtres. Ses yeux enregistrèrent automatiquement cette cachette possible. La fenêtre était ouverte et la ville flam-bait de lumières.

Un lit, deux fauteuils, une table et un placard. Une petite porte, la salle de bains sans doute.

Dan prêta l'oreille. Aucun bruit. Personne ici. Personne dans la salle de bains. Il s'approcha silencieusement et entendit des pas dans le couloir. Pas le temps. Il se rejeta vers la fenêtre et se dissimula derrière un des rideaux.

Sheïla entra. Elle devait être quelque part à l'étage. Il ne pouvait la voir. Il entendit par la porte ouverte le claquement des portes de l'ascenseur et la voix du garçon d'ascenseur qui l'appelait. Elle dut s'arrêter. Le garçon lui remit les fleurs. Elle le remercia. La porte se referma. Le garçon, en réponse à sa question, avait parlé d'un homme grand et fort, avec un complet

marron, et Sheila ne voyait pas qui cela pouvait être. Il était familier avec Sheila, et elle n'en paraissait pas choquée.

Elle se mit à remuer dans la pièce et elle ouvrit la porte de la salle de bains. Il entendit le bruit de l'eau dans le vase et le léger choc quand elle le posa sur la table. Elle dut retirer ses souliers et mit des sandales d'intérieur.

Il y eut un silence et Dan n'osait se montrer. Maintenant, il avait peur de l'effrayer. Il eut l'impression d'une attente interminable.

La sirène d'une voiture de police s'enfla dans le lointain, se rapprocha rapidement. Dan se détourna avec précaution. Par la fenêtre ouverte, il vit la voiture et les agents motocyclistes.

La voiture s'arrêta devant l'hôtel. Le cœur de Dan battait plus fort, mais pas plus vite. Il n'avait pas peur.

Il se sentait rassuré par la présence de Sheila. Il aurait voulu rester là longtemps. Rien ne s'était passé. Ça se dissiperait et puis, il sortirait de son rideau, elle se laisserait enlacer.

La voix du garçon d'ascenseur et celle de Cooper s'élevèrent dans le couloir.

Cooper entra et ferma la porte.

– Votre mari est dans l'hôtel, annonça-t-il sans ménagement. Il a tué un homme dans une boutique près d'ici. Il est entré avec un complet volé dans cette boutique et le garçon d'ascenseur a reconnu sa photo. Il n'est pas chez vous ?

Sheila avait poussé un léger cri. Elle répondit d'une voix tremblante.

– Non !... Pas ici !... C'est horrible... Monsieur Cooper je vous en prie, emmenez-moi... C'est horrible... J'ai... J'ai été dans la salle de bains sans savoir qu'il était là.

Cooper gagna rapidement la salle de bains. Il écarta le rideau en caoutchouc de la douche.

– Vous l’auriez vu, dit-il. Il se serait montré. Il doit être caché quelque part dans l’hôtel. Restez ici et ne bougez pas. Je vais fouiller le bâtiment avec mes hommes.

– Je... Je vais mourir de peur, balbutia Sheïla.

– Je ne crois pas que vous risquiez quoi que ce soit avec lui, dit Cooper. Patience... Tout ça va être bientôt fini.

– Alors, restez avec moi, soupira Sheïla.

– Je ne peux pas, dit Cooper. Chaque minute peut lui permettre de s’échapper.

Il était près d’elle et Dan comprit qu’il la tenait par les épaules.

– Allons, allons, dit Cooper. Je vais vous apprendre une chose qui vous rassurera. Votre mari n’était pas noir. J’ai trouvé des papiers qui le prouvent. Il a tué trois fois, c’est vrai, mais un bon avocat peut le faire condamner à une peine plus légère. Il doit échapper à la chaise. Ça calme vos scrupules ?...

– Pas noir ?... murmura Sheïla. Mais... mais alors... il n’a pas tué... frère ?

– Ce n’était pas son frère, dit Cooper. Il a tué un maître chanteur. Ensuite, il s’est affolé. On peut le tirer de là en faisant valoir qu’il a été acculé au meurtre par les circonstances.

Il s’arrêta un instant.

– Ça ne doit pas vous empêcher de divorcer, dit-il... mais... ça facilitera les choses...

Il se retourna brusquement. Il y avait eu un léger bruit à la fenêtre. Il tira son revolver et entendit des cris dans la rue. Il se rua vers la fenêtre.

XXX

Je ne pouvais pas bouger. Ce flic est entré et je suis resté derrière mon rideau. Il aurait fait un pas vers moi, j'étais forcé de lui tirer dessus et je n'avais pas envie de lui tirer dessus. Attendre seulement.

Peut-être qu'ils s'en iraient sans me trouver. Sheïla paraissait effrayée. Elle a dû s'accrocher au bras de ce flic, comme elle s'accrochait à mon bras au début. Je voulais la voir. J'aurais donné n'importe quoi pour la voir. Maintenant qu'il était là, qu'elle n'était plus seule, j'aurais osé écarter le rideau, mais c'était un flic et il me cherchait. Ils devaient cerner la maison – ça recommençait. Partout où j'irais, maintenant, ils me cerne- raient et me guetteraient comme un chat sauvage sur un arbre.

Je n'écoutais pas ce qu'ils disaient, j'entendais juste des voix, et puis, les mots de ce flic qui me sont entrés dans la tête comme des lames d'acier rougi et il a dit que j'étais blanc. Alors, je n'ai plus rien vu du tout et j'ai su ce que j'avais fait. J'ai eu peur si longtemps, j'ai cru qu'ils me poursuivaient. Je leur ai tapé sur la gueule pendant des années – jusqu'à m'en dégoûter. Je m'étonnais de me trouver bien avec eux, de me sentir pareil à eux. Je me suis souvenu de ce qu'un camarade noir m'avait répondu un jour, à l'école. J'étais fier d'être blanc. Je lui ai dit : « Quel effet ça fait, d'être noir ? » Je sais, il a eu l'air étonné et un peu honteux, et un peu meurtri. Il a failli pleurer et il a dit : « Ça ne fait pas d'effet, Dan, tu le sais bien » et je l'ai frappé, sa lèvre saignait, et il ouvrait ses yeux sans comprendre. J'ai eu tellement peur, au début, quand ils ont commencé à me traiter comme un Blanc. J'avais fait un coup d'audace, aussi, en allant travailler là – et ils ne m'ont rien demandé – et ça s'est fait petit

à petit – et je voulais tout de même me venger d’eux – ils ont une odeur, disent les Blancs – et j’étais fier, parce que je n’avais pas d’odeur. Mais on ne sent pas sa propre odeur. Ils m’ont respecté parce que j’étais fort – et j’étais fier d’être fort comme j’étais fier d’être blanc. Mais Richard est venu – j’ai passé mon enfance avec lui – c’était vraiment mon frère – à ce moment, je le croyais – et je l’ai tué. Et je croyais qu’il était mon frère quand je l’ai tué. Sheïla le croyait aussi, sans doute. J’ai eu tant d’orgueil, lorsque j’ai épousé Sheïla, c’était une revanche, et, lorsque je la possédais, c’était une revanche et, petit à petit je suis devenu blanc – il a fallu des années pour que s’efface la marque – et il a suffi que Richard revienne, et j’ai cru de nouveau que j’étais un Noir. Ces deux filles, Ann et Sally, mais je ne serais pas devenu impuissant si je n’avais pas cru que j’avais du sang noir, et il fallait tuer Richard. Et si j’avais prévenu la police, ils auraient retrouvé les papiers, et ils auraient prouvé que j’étais blanc, et Richard serait reparti.

J’ai tué Richard pour rien. Ses os ont craqué sous mes mains. Et j’ai tué la fille d’un seul coup de poing. Et le prêteur sur gages est mort – pour rien aussi – bêtement – il doit être mort brûlé. Et je les ai tués pour rien. Et j’ai perdu Sheïla. Ils cernent l’hôtel.

Il a dit que ça faciliterait les choses. Il y a d’autres moyens de faciliter les choses.

XXXI

Dan parut sortir d'un rêve. D'un geste lent, inexorable, il enjamba le rebord de la fenêtre et se courba pour passer sous le châssis. Il aperçut, en bas, loin sur la chaussée, un groupe compact et, instinctivement, se contracta pour les éviter. Son corps tourna en l'air comme une grenouille maladroite et s'écrasa sur le dur revêtement de la rue.

L'assistant photographe Max Klein eut le temps de prendre la photo de sa carrière avant que la police n'emmène le cadavre. Elle parut dans *Life* quelques jours plus tard. C'était une excellente photo.

LES CHIENS, LE DÉsir ET LA MORT

Ils m'ont eu... Je passe à la chaise demain. Je vais l'écrire tout de même, je voudrais expliquer. Le jury n'a pas compris. Et puis Slacks est morte maintenant et il m'était difficile de parler en sachant qu'on ne me croirait pas. Si Slacks avait pu se tirer de la bagnole. Si elle avait pu venir le raconter. N'en parlons plus, il n'y a rien à faire. Plus sur terre.

Le chiendent, quand on est chauffeur de taxi, c'est les habitudes, qu'on prend. On roule toute la journée et à force, on connaît tous les quartiers. Il y en a qu'on préfère à d'autres. Je connais des types, par exemple, qui se feraient hacher plutôt que d'emmener un client à Brooklyn. Moi, je le fais volontiers. Je le faisais volontiers, je veux dire, parce que, maintenant, je ne le ferai plus. C'est une habitude comme cela que j'avais prise, je passais presque tous les soirs vers une heure au « Three Deuces ». Une fois, j'y avais amené un client saoul à rouler, il a voulu que j'y entre avec lui. Quand je suis ressorti, je savais le genre de filles qu'on trouvait là-dedans. Depuis, c'est idiot, vous le direz vous-même...

Tous les soirs, à une heure moins cinq, une heure cinq, j'y passais. Elle sortait à ce moment-là. Ils avaient souvent des chanteuses au « Deuces », et je savais qui était celle-là. Slacks, ils l'appelaient parce qu'elle était en pantalons plus souvent qu'autre chose. Ils ont dit aussi dans les journaux qu'elle était lesbienne. Presque toujours, elle sortait avec les deux mêmes types, son pianiste et son bassiste, et ils filaient dans la voiture du pianiste. Ils passaient ailleurs en attraction et revenaient au « Deuces » finir la soirée. Je l'ai su après.

Je ne restais jamais longtemps là. Je ne pouvais pas garder mon taxi pas libre tout le temps, ni stationner trop longtemps

non plus, et il y avait toujours plus de clients dans ce coin que partout ailleurs.

Mais, le soir dont je parle, ils se sont engueulés, quelque chose de sérieux. Elle a flanqué son poing dans la figure du pianiste. Cette fille tapait drôlement dur. Elle l'a descendu aussi net qu'un flic. Il était plein, mais, même à jeun, je crois qu'il serait tombé. Seulement, saoul comme ça, il est resté par terre, et l'autre essayait de le ranimer en lui flanquant des beignes à lui emporter le citron. Je n'ai pas vu la fin parce qu'elle s'est amenée, elle a ouvert la porte du taxi, et elle s'est assise à côté de moi, sur le strapontin. Et puis, elle a allumé un briquet et elle m'a regardé sous le nez.

– Vous voulez que j'allume le plafonnier de la bagnole ?

Elle a dit non, et elle a éteint son briquet et je suis parti. Je lui ai demandé l'adresse un peu plus loin, après avoir tourné dans York Avenue, parce que je me rendais compte enfin qu'elle n'avait rien dit.

– Tout droit.

Moi, ça m'était égal, hein, le compteur tournait. Alors j'ai foncé tout droit. À cette heure-là, il y a du monde dans les quartiers des boîtes, mais, dès qu'on quitte le centre, c'est fini. Les rues sont vides. On ne le croit pas, mais c'est pire que la banlieue, passé une heure. Quelques bagnoles et un type de temps en temps.

Après cette idée de s'asseoir à côté de moi, je ne pouvais pas m'attendre à grand chose de normal de la part de cette fille. Je la voyais de profil. Elle avait des cheveux noirs jusqu'aux épaules, et un teint tellement clair qu'elle avait l'air malade. Elle se maquillait les lèvres avec un rouge presque noir et sa bouche avait l'air d'un trou d'ombre. La voiture filait toujours. Elle s'est décidée à parler.

– Donnez-moi votre place.

J'ai arrêté la voiture. J'étais décidé à ne pas protester. J'avais vu la manière dont elle venait de descendre son partenaire, et je ne tenais pas à me bagarrer avec une femelle de ce calibre-là. Je me préparais à descendre, mais elle m'a accroché par le bras.

– Pas la peine. Je vais passer sur vous. Poussez-vous.

Elle s'est assise sur mes genoux et elle s'est glissée à ma gauche. Elle était ferme comme un quartier de frigo, mais pas la même température.

Elle s'est rendu compte que ça me faisait quelque chose, et elle s'est mise à rigoler, mais sans méchanceté. Elle avait l'air presque contente. Quand elle a mis en marche, j'ai cru que la boîte de vitesse de mon vieux clou allait éclater, et on a été renfoncés de vingt centimètres dans nos sièges, tellement elle démarrait brutalement.

On arrivait du côté du Bronx, après avoir traversé Harlem River et elle appuyait sur le machin à tout démolir. Quand j'étais mobilisé, j'ai vu des types conduire en France, et ils savaient amocher une bagnole, mais ils ne la massacraient pas le quart de cette gonzesse en pantalons. Les Français sont seulement dangereux. Elle, c'était une catastrophe. Toujours, je ne disais rien.

Oh, ça vous fait rigoler ! Parce que vous pensez qu'avec ma taille et mes muscles j'aurais pu venir à bout d'une femelle. Vous ne l'auriez pas fait non plus après avoir vu la bouche de cette fille et l'aspect que sa figure avait dans cette voiture. Blanche comme un cadavre, et ce trou noir... Je la regardais de côté, et je ne disais rien, et je surveillais en même temps. J'aurais pas voulu qu'un flic nous repère à deux devant.

Vous ne le penseriez pas, je vous dis, dans une ville comme New York, le peu de monde qu'il peut y avoir après une certaine heure. Elle tournait tout le temps dans n'importe quelle rue. On

roulait des blocks entiers sans voir un chat et puis on apercevait un ou deux types. Un clochard, une femme quelquefois, des gens qui revenaient de leur travail ; il y a des magasins qui ne ferment pas avant une ou deux heures du matin, ou pas du tout, même. Chaque fois qu'elle voyait un type sur le trottoir de droite, elle tripotait le volant et venait passer au ras du trottoir, le plus près possible du type et elle ralentissait un peu, et puis elle donnait un coup d'accélérateur, juste au moment de passer devant lui. Je ne disais toujours rien, mais la quatrième fois qu'elle l'a fait, je lui ai demandé.

– Pourquoi faites-vous ça ?

– Je suppose que ça m'amuse, dit-elle.

Je n'ai rien répondu. Elle m'a regardé. J'aimais pas qu'elle me regarde en conduisant et malgré moi ma main est venue maintenir le volant. Elle m'a donné un coup sur la main avec son poing droit, sans avoir l'air. Elle tapait comme un cheval. J'ai juré, et elle a rigolé de nouveau.

– Ils sont tellement marrants quand ils sautent en l'air au moment où ils entendent le bruit du moteur...

Elle avait sûrement vu le chien qui traversait et je me préparais à m'accrocher à quelque chose pour encaisser le coup de frein, mais, au lieu de ralentir, elle a accéléré et j'ai entendu le bruit sourd sur l'avant de la bagnole et j'ai senti le choc.

– Mince ! j'ai dit. Vous y allez fort ! Un chien comme ça, ça a dû arranger la bagnole...

– Ta gueule !...

Elle avait l'air dans le cirage. Elle avait les yeux vagues et la bagnole n'allait plus très droit. Deux blocks plus loin elle s'est arrêtée contre le trottoir.

Je voulais descendre, voir si ça n'avait pas esquiné la candre et elle m'a accroché par le bras. Elle respirait en soufflant comme un cheval.

Sa figure à ce moment-là... Je ne peux pas oublier sa figure. Voir une femme dans cet état-là quand on l'a mise soi-même dans cet état-là, ça va, c'est bien... mais être à des kilomètres de penser à ça, et la voir comme ça tout d'un coup... Elle ne bougeait plus et elle me serrait le poignet de toute sa force, elle bavait un peu. Les coins de sa bouche étaient humides.

J'ai regardé dehors. Je ne sais pas où on était. Il n'y avait personne. Son froc, il se défaisait d'un seul coup avec une fermeture éclair. Dans une bagnole, d'habitude, on reste sur sa faim. Mais, malgré ça, j'oublierai pas cette fois-là. Même quand les gars m'auront rasé la tête demain matin...

Un peu après, je l'ai fait repasser à droite et j'ai repris le volant et elle m'a fait arrêter la bagnole presque tout de suite. Elle s'était rafistolée tant bien que mal en jurant comme un Suédois, et elle est descendue pour s'installer derrière. Puis elle m'a donné l'adresse d'une boîte de nuit où elle devait aller chanter et j'ai essayé de me rendre compte de l'endroit où on était. J'étais vague comme quand on se lève après un mois de clinique. Mais j'ai réussi à me tenir quand même debout en descendant à mon tour. Je voulais voir le devant de la bagnole. Il n'y avait rien. Juste une tache de sang allongée par le vent de la vitesse, sur l'aile droite. Ça pouvait être n'importe quelle tache.

Le plus rapide, c'était de faire demi-tour et de revenir par le même chemin.

Je la voyais dans le rétroviseur, elle guettait par la vitre, et quand j'ai aperçu le tas noir de la charogne sur le trottoir, je l'ai entendue. De nouveau elle respirait plus fort. Le chien remuait encore un peu, la bagnole avait dû lui casser les reins et il s'était

traîné sur le bord. J'avais envie de vomir et j'étais faible et elle a commencé à rire derrière moi, elle voyait que j'étais malade et elle s'est mise à m'injurier tout bas ; elle me disait des choses terribles et j'aurais pu la prendre et recommencer là, dans la rue.

Vous autres, les gars, je ne sais pas en quoi vous êtes faits, mais quand je l'ai eue ramenée dans cette boîte où elle devait en pousser une, j'ai pas pu rester au-dehors à l'attendre. Je suis reparti aussi sec. Il fallait que je rentre chez moi. Il fallait que je me couche. Vivre seul, c'est pas très marrant tous les jours, mais, mince, heureusement que j'étais seul ce soir-là. Je me suis même pas déshabillé et j'ai bu quelque chose que j'avais, et je me suis mis sur mon pieu, j'étais vidé. Mince, j'étais salement vidé...

Et puis, le lendemain soir, j'y étais de nouveau, et je l'attendais, droit devant. J'ai baissé le drapeau et je suis sorti faire trois pas sur le trottoir. Ça grouille, dans ce coin-là. Je ne pouvais pas rester. Je l'attendais quand même. Elle est sortie, toujours à la même heure. Régulière comme une pendule, cette fille. Elle m'a vu tout de suite. Elle m'a bien reconnu. Ses deux types la suivaient comme d'habitude. Elle a rigolé de sa manière habituelle. Je ne sais pas comment vous dire ça ; moi, la voir comme ça, j'étais plus les deux pieds sur la terre. Elle a ouvert la porte du taxi et ils se sont mis dedans tous les trois. Ça m'a suffoqué. Je ne m'attendais pas à ça. Idiot, je me suis dit. Tu comprends pas qu'une fille comme ça, c'est tout en caprices. Un soir, tu es bon, et puis le lendemain tu es chauffeur de taxi. Tu es n'importe qui.

Tu parles !... N'importe qui !... Je conduisais comme une noix et j'ai failli emboutir le cul d'une grosse bagnole juste devant ; je râlais, sûr. J'étais mauvais et tout. Derrière moi, ils se marraient tous les trois. Elle racontait des histoires avec sa voix d'homme, sa voix, bon sang, on aurait dit qu'elle la sortait de sa

gorge à rebrousse-pois et ça vous faisait exactement l'effet d'une bonne cuite.

Sitôt que je suis arrivé, elle est descendue la première ; les deux types n'ont même pas insisté pour payer. Ils la connaissent aussi... Ils sont entrés et elle s'est penchée à la portière pour me caresser la joue comme si j'étais un bébé ; et j'ai pris sa monnaie. J'avais pas envie d'avoir des histoires avec elle. J'allais dire quelque chose. Je cherchais quoi. Elle a parlé la première.

– Tu m'attends ? elle m'a dit.

– Où ?

– Ici. Je sors dans un quart d'heure.

– Seule ?

Mince ! J'étais gonflé. J'aurais voulu retirer ça, j'ai rien pu retirer du tout et elle m'a attrapé la joue avec ses ongles.

– Voyez-vous ça ? elle a dit.

Elle rigolait encore. Moi, je ne me rendais pas compte. Elle m'a lâché presque tout de suite. J'ai touché ma joue, je saignais.

– C'est rien ! elle a dit. Ça ne saignera plus quand je ressortirai. Tu m'attends, hein ? Ici.

Elle est entrée dans la boîte. J'ai tâché de voir dans le rétroviseur. J'avais trois marques en croissant sur la joue, une quatrième plus grande en face. Son pouce. Ça ne saignait pas fort. Je ne sentais rien.

Alors, j'ai attendu. Ce soir-là, on n'a rien tué. Je n'ai rien eu non plus.

Elle ne faisait pas ce truc-là depuis longtemps, je pense. Elle ne parlait pas beaucoup et je ne savais rien d'elle. Moi,

maintenant, je vivais en veilleuse pendant la journée, et le soir, je prenais le vieux tacot et je filais la chercher. Elle ne s'asseyait plus à côté de moi, ça aurait été trop bête de se faire poirer à cause de ça. Je descendais et elle prenait ma place et au moins deux ou trois fois par semaine on réussissait à avoir des chiens ou des chats.

Je crois qu'elle a commencé à vouloir autre chose vers le deuxième mois qu'on se voyait. Ça ne lui faisait plus le même effet que les premières fois et je pense que l'idée lui est venue de chercher un gibier plus important. Je ne peux pas vous dire autre chose, moi, je trouvais ça naturel... elle ne réagissait plus comme avant et je voulais aussi qu'elle redevienne comme avant. Je sais, vous pouvez dire que je suis un monstre. Vous n'avez pas connu cette fille-là. Tuer un chien ou tuer un gosse, je l'aurais fait pareil pour cette fille-là. Alors, on a tué une fille de quinze ans ; elle se baladait avec son copain, un marin. Elle revenait du parc d'attraction. Mais je vais vous raconter.

Slacks était terrible, ce soir-là. Sitôt qu'elle est montée, j'ai vu qu'elle voulait quelque chose. J'ai su qu'il fallait rouler toute la nuit, au besoin, mais trouver quelque chose.

Mince ! Ça s'annonçait mal. J'ai filé directement sur Queensborough Bridge et, de là, sur les autostrades de ceinture, et jamais j'avais vu tant de bagnoles et moins de piétons. C'est normal, vous me direz, sur les autostrades. Mais je sentais pas ça, ce soir. J'étais pas dans le bain. On a roulé des kilomètres. On a fait tout le tour et on s'est retrouvés en plein à Coney Island. Slacks avait pris le volant depuis déjà un moment. Moi, j'étais derrière et je me tenais dans les virages. Elle avait l'air cinglée. J'attendais. Comme d'habitude. J'étais en veilleuse, je vous dis. Je me réveillais au moment où elle passait me retrouver derrière. Mince ! Je ne veux pas y penser.

Ça a été simple. Elle a commencé à zigzaguer de la 24^e Ouest à la 23^e et elle les a vus. Ils s'amusaient, lui à marcher sur le trottoir et elle à côté, dans la rue, pour paraître encore plus

petite. C'était un grand gars, un beau gars. La fille, de dos, elle était toute jeune, les cheveux blonds, une petite robe. Il ne faisait pas trop clair. J'ai vu les mains de Slacks sur le volant. La garce. Elle pouvait conduire. Elle a foncé dans le tas, et elle a accroché la fille à la hanche. Alors, j'ai eu l'impression que j'étais en train de crever. J'ai pu me retourner, elle était par terre, un tas inerte, et le type hurlait en courant derrière nous. Et puis, j'ai vu déboucher une voiture verte, une des vieilles de la police.

– Plus vite ! je lui ai gueulé.

Elle m'a regardé une seconde et on a failli rentrer dans le trottoir.

– Fonce !... Fonce !...

Je sais ce que j'ai loupé à ce moment-là. Je sais. Je ne voyais plus que son dos, mais je sais ce que ça aurait été. C'est pour ça que je m'en fous, vous comprenez. C'est pour ça que les gars peuvent bien me raser le caillou demain matin. Et puis, ils pourraient me faire une frange, histoire de rigoler, ou me peindre en vert, comme la voiture de la police, je m'en tape, vous comprenez.

Slacks fonçait. Elle s'est débrouillée et on s'est retrouvés sur Surf Avenue. Ce vieux tacot faisait un bruit à hurler. Derrière, celui de la police devait commencer à nous prendre en chasse.

Puis on a rejoint une rampe d'accès à l'autostrade. Plus de feux rouge. Mince ! J'aurais eu une autre bagnole. Tout s'en mêlait. Et l'autre qui rampait derrière. Une course d'escargots. C'était à s'arracher les ongles avec les dents.

Slacks mettait tout ce que ça pouvait. Et je voyais toujours son dos, et je savais de quoi elle avait envie, et ça me travaillait autant qu'elle. J'ai gueulé, encore une fois : « Fonce !... » et elle a continué, et puis elle s'est retournée une seconde et un autre gars s'amenait par une rampe. Elle ne l'a pas vu. Il arrivait à

notre droite. Il faisait au moins soixante-quinze à l'heure. J'ai vu l'arbre et je me suis mis en boule, mais elle n'a pas bougé, et quand ils m'ont ressorti de là, je gueulais comme une bête, mais Slacks ne bougeait toujours pas. Le volant lui avait défoncé la poitrine. Ils l'ont sortie de là avec du mal en tirant sur ses mains blanches. Aussi blanches que sa figure. Elle bavait encore un peu. Elle avait les yeux ouverts. Je ne pouvais pas bouger non plus, à cause de ma patte qui s'était repliée dans le mauvais sens, mais je leur ai demandé de l'amener près de moi. Alors, j'ai vu ses yeux. Et puis, je l'ai vue, elle. Elle avait du sang partout. Elle ruisselait de sang. Sauf sa figure.

Ils ont écarté son manteau de fourrure, et ils ont vu qu'elle ne portait rien en dessous, que ses slacks. La chair blanche de ses hanches paraissait neutre et morte à la lueur des réflecteurs à vapeur de sodium qui éclairaient la route. Sa fermeture-éclair était déjà défectueuse quand nous étions rentrés dans l'arbre.

POSTFACE

Les réactions diverses suscitées par le premier ouvrage de Vernon Sullivan m'encouragent¹ à perpétrer, pour le second livre de ce jeune auteur une préface également seconde. Ceci présente un avantage : il y aura quatre ou cinq pages de plus, et ça donne, comme on dit dans le métier, de la main au volume. Par ailleurs, il n'est pas mauvais, de temps en temps, de discuter le bout de gras avec le lecteur pour lui montrer qu'on pense à lui.

Réactions, donc, diverses ; mais qui, toutes, permettent d'aboutir à une conclusion nette, adamantine et implacable : à l'exception d'une demi-douzaine d'individus de bonne foi, les critiques se sont comportés comme des nœuds volants de la plus basse espèce.

D'abord, se référant à un passage de la première préface, relatif à la vente de la salade, passage fort bien entendu par les éditeurs, s'il n'y avait qu'eux, lesdits critiques m'ont attribué gaiement la paternité du livre. Ce sont là des procédés de vilains mufles : je suis trop chaste et trop pur pour écrire de telles choses.

Je n'ai guère protesté, car c'était une bonne publicité, mais c'est faux, ou à peu près. Pour le détail, on a dit bien d'autres bêtises : les uns se sont étonnés du nombre et de l'abondance de voitures américaines ; ceux-là n'ont jamais lu de Raymond Chandler. Les autres ont ennuyé les mouches à propos de diverses stupidités sur lesquelles je ne m'appesantirai pas, car il

¹ *J'irai cracher sur vos tombes.*

est vulgaire de s'appesantir. Même, un individu qui se prétend noir martiniquais, et dont le nom seul est un outrage mi-arabe, mi-archaïsant aux bonnes mœurs a affirmé que jamais un Noir n'a écrit ce livre ; car lui, il les connaît, les façons des Noirs. Répondons tout de même à ce Noir qu'il est aussi qualifié pour parler de ses frères d'Amérique qu'un Chinois de San Francisco pour résoudre les problèmes qui se posent à Shanghai, et que, par ailleurs, si lui n'a pas envie de venger son petit frère en couchant, avec des femmes blanches pour les réduire en bouillie par la suite, il est tout de même admissible que d'autres le fassent. Mais il y a pire.

Il y a que tous ces critiques, ceux qui ont arrosé de leur fiel visqueux et verdâtre le premier ouvrage de Vernon Sullivan, et ceux qui l'ont porté aux nues, lui ont, par là-même, consacré une place considérable. Ils ont ainsi donné à ce livre une importance qu'il avait peut-être, mais pas dans ce sens. Ce livre qui, littérairement parlant, ne mérite guère que l'on s'y attarde.

Entendons-nous. J'ai fait une traduction qui est à peu près écrite en français (pas académique, certes, mais honnête). Mais j'avais pris la peine, dans cette première préface, frappée au coin de l'esprit commercial le plus écœurant, d'avertir les intéressés. De leur dire (ce qu'ils veulent continuer à ignorer) qu'un éditeur c'est un marchand de livres.

Et les voilà qui se ruent là-dessus, et je te lui tombe sur le râble, et c'est un livre sale, vilain, cochon, et tout ! Et c'est pas de Sullivan puisque c'est Vian qui l'a traduit ! Et c'est pas dans la ligne générale ! Ni dans la particulière ! Et puis, il y a des hommes qui couchent avec des femmes, et qui y prennent plaisir, et pas de pédérastes, ni de lesbiennes ! C'est dégueulasse ! C'est un retour à la barbarie, un désastre sans précédent, la plate élucubration d'un mystificateur aux abois, und so weiter !...

Et ils continuent, et ils parlent de tout, sauf, naturellement, du livre. Et le petit Vian est un plagiaire, un assassin, un porno-

graphe, un misérable foutriquet, un malheureux impuissant et, en même temps, un Priape déchaîné, un Jean Legrand au grand pied, un tout ce qu'il y a de pire, et allez-vous coucher, grand porc, vous êtes démasqué.

L'histoire elle-même, les deux cents pages imprimées, ils n'en disent rien. Ce n'est pas particulier à ce livre-là. C'est général. C'est cela qu'on appelle faire la critique d'un livre. C'est confondant.

Je ne demanderais pas mieux que de parler d'autre chose, mais il y a là un abcès qu'il faut presser sur les bords, en espérant qu'il se trouvera un chirurgien pour extirper, s'il le peut, le tourbillon multicéphale qui fleurit au centre.

Tristes individus, critiques par la bande, presque tous aussi idiots que Claude Morgan et ce n'est pas peu dire, quand donc ferez-vous votre métier de critique ? Quand cesserez-vous de vous chercher dans les livres que vous lisez, alors que le lecteur cherche le livre ? Quand cesserez-vous de vous demander, au préalable, si l'auteur est péruvien, schismatique, membre du P. C. ou parent d'André Malraux ? Quand osez-vous parler d'un livre sans vous entourer de références sur l'auteur, ses tenants et aboutissants ? Vous craignez de dire des bêtises ? Mais vous en dites de tellement plus grosses avec toutes vos précautions ! Quand admettez-vous qu'on puisse écrire aux *Temps Modernes* et ne pas être existentialiste, aimer le canular et ne pas en faire tout le temps ? Quand admettez-vous la liberté ?

Mais non, c'est un mot que vous avez rayé de votre dictionnaire – vocabulaire, plutôt, c'est tellement réduit.

Pourquoi parlez-vous des écrivains ? Vous ne savez pas ce que c'est. Or, quand on ne sait rien, on peut tout de même trouver des choses, avec de l'imagination. Mais vous n'avez pas d'imagination. Alors, vous devenez malhonnêtes. Vous ne parlez que de ce vous comprenez. De *J'irai cracher sur vos tombes*, par exemple. Eh bien, il n'y avait qu'une chose à en dire, et la

demi-douzaine citée plus haut, de critiques qui en ont parlé honnêtement, ont honnêtement reconnu sa nature : un bon thème qui, bien traité, aurait pu être un bon roman, avec les risques de vente médiocre qui accompagnent d'ordinaire (par la faute des critiques et des éditeurs) tout bon roman. Et qui, traité commercialement, comme il l'était, aboutissait à un roman populaire, de lecture facile et de bonne vente. Un roman beaucoup moins salé que la Bible en tout cas. Et que j'avais traduit, je l'ai dit de façon assez voilée pour ne pas nuire à la vente et assez dévoilée pour être compris des critiques (je l'espérais), pour une raison bien simple : le bifteck vaut son pesant de nougat et le nougat est très cher.

Résultat : les critiques ont fait un succès littéraire à ce livre (qu'on en dise du bien ou du mal, quand tout le monde en parle, c'est un succès littéraire). Et les bons livres attendent toujours leurs critiques. Mais enfin, bande de critiques, les livres que vous ne comprenez pas ne vaudraient-ils pas au moins que vous les signaliez ? Ce serait la meilleure des références pour le lecteur. Or, loin d'admettre qu'ils vous surprennent, vous les étouffez. Et, même, ils ne vous surprennent pas, au fond : vous n'êtes plus dans le coup, ça se passe sur un autre plan. On pourrait citer vingt exemples.

Critiques, vous êtes des veaux ! Si vous voulez parler de vous, faites des confessions publiques et entrez à l'Armée du Salut. Mais foutez la paix au peuple avec vos idées transcendantes et tâchez de servir à quelque chose. Un peu de critique objective, s'il vous plaît. Il serait temps. Vous êtes en danger.

Boris Vian

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par
le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<http://www.ebooksgratuits.com/>

—

Juin 2012

—

– **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, GilbertC, Cool-micro.

– **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu...**

– **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**